LA BELLE
MOISSONNEUSE

PAR

[illegible] DE SAINT-FÉLIX

I

PARIS
LOUIS CHAPPE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE HYP. SOUVERAIN
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

—

1859

oftea adiectæ ab imperato
one debet esse possessio omnium
ionum autem pinguior est natura;
possessionis continuitas, quam res
quocirca rei corporalis debet esse
possessio. seruitutes autem non pos-
rum vsus pro possessione habetur:
non esse interruptum lite, vel alte-
intermissio verò, quam sui naturâ
on obstat præscriptioni, dummodò
ntis ab alio non turbetur. Præterea
uod frustrà spectatur tempus imme-
ori tempore seruitus acquiri potest.
n breuius tempus non sufficit, ideó-
m breuius tempus non sufficit, ideó-
us immemoriale confugimus. si quis
am fidem, non potest præscribere lon-
s. docui. & quamuis longissimo tem-
ius ciuile præscribat; tamen fieri po-
orialis temporis præscriptione egeat,
essioné amiserit, actionem omnimodo
recuperandam: quam actionem non
istinctè is mouere potest, qui longissi-
æscripsit. j. de præscr. 30. annor. l. pen. §.
modi, qui referuntur ad causam serui-
em.
ad effectum attinet, sciendum est, ser-
n in solidum constitui posse, non pro
partes. D. h. tit. l. vt pomum. 8. §. 1. l. pro
17. & commu. præd. l. 6. §. si quis partem.
l. 3. Hinc s. docui, cùm plures domini
nstituunt, id eatenus admitti, quatenus
a quodammodo persona habetur, & vel
tem iuris fictione seruitutem simul con-

quod attinet ad accidentia, omnis serui-
stitui debet, ac neque diem, neque con-
e recipit: sed si dies aut conditio fuerit ad-
ninùs seruitus ipso iure pro purè constitu-
: ope tamen exceptionis fiet, vt conuen-
: si quis enim aduersus fidem conuentionis
ituram, exceptione doli, vel pacti sum-

56 ¶ Hoc capite sunt explicanda, I. Qu
domino prædij dominantis. II. Quæ
III. Quæ conceduntur domino pr
IV. Quæ huic denegantur. V. Quæ sun
munia.
57 ¶ Domino prædij dominantis hæ
I. Habet ea, sine quibus seruitute vti
habet ius eundi, nec ire potest, nisi
cto: certè id operis facere potest: putà
re, gradus facere. D. h. tit. l. si iter. 10. &
vrban. l. seruitutes. 20. §. 1. Similiter p
non tamen silice sternere, nisi in con
te hoc sit ei côcessum. D. si seru. vind.
Item potest accedere ad locum serui
prout opus est. quinimmo refectio
etiam accedere ad loca, quæ non s
fabris refectu accessus patet. D. c
ctionis. 11. Si tamen opus facere v
infecto cauere debet. D. de damno i
in princ. Item qui habet aquæhaust
sus est aquæ haustus, simul etiam h
hauriendam. D. de seruit. præd. rust. l
habet quod est plus, habet etiá qu
que expressè côcesso, creditur hoc
sic qui habet actú, potest etiá solus
sè in côstituenda seruitute fuerit e
§. 29. Item qui hab aquæ haustu
ire, non solú hauriédi causâ, sed eti
iter ad sepulchrú, potest ire etiam
letudinis non tantum sepulchri a
iacio videtur lib. 22. obseru. cap. 3
quia cùm iter hauriendæ aquæ, a
constitutum; non aliter ire pote
constitutæ seruituti. Denique
nem actus, & aquæ haustus, ex e
tantùm eat, retinet actum, non a
cabo. §. 72. memb. 4. III. Potest
domino ædium seruientium c
opus facienti. D. h. t. l. inter. 15

LA BELLE MOISSONNEUSE

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LA BELLE MOISSONNEUSE

PAR

J. DE SAINT-FÉLIX

I

PARIS

LOUIS CHAPPE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE HYP. SOUVERAIN

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

—

1859

I

La sortie de l'Opéra.

Une des plus brillantes représentations de l'année 184.... avait eu lieu à l'Académie royale de Musique, et la *sortie de l'Opéra*, comme on dit, avait offert son spectacle habituel, spectacle à mes yeux aussi attrayant que toutes les féeries chorégraphiques.

Foule élégante, groupes charmants, toilette du meilleur goût, luxe de livrées et d'équipages, rien ne manque à cette dernière scène d'une représentation à l'Opéra de Paris, pas même le drame, au milieu des mille incidents de la coquetterie et de la grâce.

Au nombre des voitures armoriées qui s'élancèrent, au grand trot, du vaste péristyle si bien abrité de la façade de l'Opéra, il y en eut une qui, après avoir doublé le coin de la rue Lepelletier et du boulevard, se dirigea vers le café de Paris où elle s'arrêta. La nuit était fraîche et sereine ; on touchait aux premiers jours d'avril.

Un grand chasseur galonné d'argent sur toutes les coutures et coiffé d'un

chapeau empanaché à la prussienne, abattit le marche-pied. Les garçons du café de Paris se hâtèrent d'ouvrir les deux battants de la porte à glace qui donne sur le perron, et bientôt on vit une jeune femme monter les quatre marches de l'escalier, donnant le bras à un homme d'un certain âge.

Les deux personnages traversèrent la première salle et le grand salon à gauche et entrèrent, comme on arrive chez soi, dans ce charmant salon ovale orné de long trumeaux, de boiseries artistement sculptées et d'un petit lustre du style de Louis XV qui est, au café de Paris, le lieu de rendez-vous habituel de ces heureux privilégiés irrévocablement voués à la vie élégante.

Là, une table de six couverts était servie.

Quatre convives attendaient.

Ils vinrent tous avec empressement recevoir la ravissante personne en question.

Elle répondit à chacun par des sourires, des regards et de petits signes de tête d'une familiarité du meilleur goût.

Laissant alors couler de dessus ses épaules la mante de satin rose doublée de satin bleu de ciel qui l'enveloppait, elle sortit svelte et légère de ce chaud vêtement, comme un brillant papillon du réseau de la chrysalide.

L'homme d'un certain âge qui la suivait reçut la mante, la posa délicatement sur une chaise, et comme la jeune femme

s'était assise sur un fauteuil près de la table, il plia le genou et se mit à délasser les deux chaussons de cachemire-laine qui enveloppaient les pieds charmants de la précieuse personne.

Cette opération terminée et les brodequins-chaussons déposés près de la mante :

— Tenez, baron, dit la jeune femme, voici mon mouchoir.

Le baron prit cette fine batiste ornée d'une belle dentelle d'Angleterre, et la plaça délicatement dans une petite poche qui fendait son habit, du côté gauche.

— Baron, voici mon flacon. Donnez-moi mon éventail. Ah! j'oubliais... et mon bouquet? et mes dragées, et mon coffret, et Charlot?...

Le baron se frappa le front, pirouetta sur la pointe du pied, et traversa avec précipitation le vaste appartement du rez-de-chaussé pour regagner la voiture dans laquelle tout ce qu'on réclamait était resté probablement.

— C'est le plus excellent homme du monde, dit un des convives, en arrangeant les plis de son gilet devant une glace.

— Un digne *cavaliere servente!* ajouta un monsieur en essayant des pointes et en pliant le jarret comme au foyer de la danse à l'Opéra.

— Quel âge a-t-il? demanda un troisième convive.

— Comme il s'était retourné vers la jeune femme en prononçant ces mots,

celle-ci crut devoir lui adresser une petite moue, accompagnée d'un mouvement d'épaules.

— Mademoiselle, ajouta le convive, je serais désolé de vous avoir déplu.

— Et en quoi m'auriez-vous déplu, monsieur le duc ? reprit-elle en fixant sur lui des yeux clairs et intelligents. Que m'importe l'âge que peut avoir le baron Tulipano, marquis de Faenza et seigneur d'autres lieux. Pour me vieillir, le baron ne peut être pris pour mon fils, je pense ; il n'est pas mon mari non plus...

— Au fait, dit le jeune duc Charles de Candore, le baron, mademoiselle, n'est absolument que votre dévoué et fidèle serviteur.... je défie la médisance d'avoir

rien à reprendre à l'âge de vos pages.

— Monsieur le duc, répliqua la belle personne, voulez-vous être méchant, ce soir? je vous préviens que je suis dans mes jours de bonté.

— Oh! alors la paix est faite, dit le duc.

Et il lui baisa les mains.

Le baron rentrait en ce moment.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte.

Le fou rire gagna les convives, même la jeune femme,

Le baron Tulipano était bien la personnification la plus caractéristique du beau *ci-devant*, au moral comme au physique.

Dans ce moment-là il apparaissait au salon du café de Paris, tellement chargé

et surchargé du bagage de son idole, que le cher homme était incapable de se débarrasser d'un seul objet sans jeter par terre tout le reste.

Un énorme et magnifique bouquet à la main, un sac de dragées sur le bras, un coffret sur le sac, un chien épagneul juché sur le coffret, un châle des Indes sur l'épaule droite, un *boa* enroulé autour du cou... tel était l'équipement du galant Tulipano, *marchese de Faenza*, adorateur passionné et *cavaliere servente* à l'état de *patito* de mademoiselle Argine, une des plus belles et des meilleures danseuses de l'Opéra.

— Eh! mon Dieu! s'écria Argine, qui vous a chargé ainsi, baron?

— C'est ce traître d'Iohann, son chas-

seur, ajouta le duc, je l'ai vu à travers la vitre.

— Permettez qu'on vous débarrasse de ce doux bagage, reprit M. Desmichel, administrateur de l'Opéra, un des convives.

— Je me charge de Carlo, dit M. Tagliafico, un maître de ballet, celui qui essayait des pointes tout-à-l'heure.

— Savez-vous, mon cher baron, reprit Argine avec un franc et joyeux sourire, comment vous ont surnommé les mauvaises langues, de vos envieux? le *fourgon.* Vous êtes mon fourgon, disent les méchants de l'Opéra.

— Çarmante! elle est çarmante! répondit le baron que chacun s'empressait de tirer d'embarras en le déchargeant du

bagage, pour continuer la comparaison du fourgon.

— Or ça, messieurs, dit le duc de Candore, si nous soupions.

— Garçons ! s'écria le baron Tulipano après avoir déposé le splendide bouquet auprès d'Argine, garçons ! Zule, Zean, Zoseph !... servez-nous donc !

Les Z multipliés du baron italien avaient redoublé la belle humeur des convives, et le souper vint encore ajouter à cette brillante gaieté.

Nous nous éloignerons un moment de cette bienheureuse table, nous détournerons un moment les yeux des beaux bras que venait de découvrir Argine en ôtant ses gants longs, nous oublierons un instant les airs penchés du baron, ses pré-

venances et ses petits soins passionnés, pour nous occuper de quelques convives qui soupaient fort confortablement aussi dans le grand salon voisin et qui pouvaient, par parenthèse, tout voir et tout entendre de ce qui se passait à la table où trônait Argine, les deux battants de la porte étant ouverts.

Assis l'un vis-à-vis de l'autre à une table placée près de l'entrée du salon ovale, deux convives mangeaient, avec le discernement et le calme qui caractérisent le gourmet, un salmi de bécasse arrosé d'une sauce au vin de Champagne et au citron, et légèrement colorée d'un jus de tomate.

Trois ou quatre bouteilles, dont deux étaient couchées sur leur panier (position

horizontale très-favorable au vin de Bordeaux), attestaient que les deux convives avaient prévu tous les dangers de la soif en mangeant un salmi où le poivre rouge entrait comme *relevé* indispensable.

Ces deux convives paraissaient être à peu près du même âge ; ils n'avaient pas cinquante ans, mais ils pouvaient certainement porter depuis trois ou quatre ans le deuil de leur huitième lustre accompli.

L'un se nommait M. Robert, l'autre M. Bernin.

Quelle était la profession de chacun ? Les garçons du restaurant eussent été fort embarrassés de répondre à cette question, bien que ces messieurs vinssent assez souvent depuis deux ou trois mois souper au café de Paris.

M. Bernin était un homme replet, court, d'une physionomie ouverte, d'un teint assez chaudement coloré; il était mis avec une certaine recherche et paraissait attacher de l'importance à ce que le luxe de ses habits fût remarqué.

Il parlait bien et parlait beaucoup, choisissant le mot propre, émettant ses idées avec précision et clarté.

M. Bernin paraissait appartenir à cette classe d'hommes qui ont toujours peur de n'être pas assez compris; du reste, en causant à demi-voix avec M. Robert, il pouvait en toute sûreté bannir ce scrupule, car de tous les regards celui de M. Robert était certainement le plus intelligent qui fût au monde.

Homme de taille moyenne, d'un em-

bonpoint demi-plein, la figure assez maigre, le teint bistré, les yeux noirs, vifs et perçants comme deux étoiles de jais, la tête rosée, la moustache grise, une cicatrice au front, les mains belles, mais brunies, nerveuses et légèrement durcies par le travail ou le maniement des armes ; la poitrine large et haute, la taille bien prise, les jambes musculeuses, le jarret fort, le pied petit et nerveux, l'habitude générale du corps alerte, souple et vive ; tel était le signalement du partner de M. Bernin.

Contrairement à son compagnon, M. Robert parlait peu, riait rarement et exprimait très-spirituellement ses sensations ou ses sentiments par un certain mouvement de sourcil ou une certaine

contraction de la bouche habituelle aux méridionaux.

Quant à sa mise, elle était d'une sévérité et d'une simplicité qui faisait contraste avec celle de son honorable convive.

— Monsieur, lui dit à demi-voix celui-ci, vous paraissez observer avec curiosité la comédie qui se joue dans le salon à côté de nous autour de la table à six couverts.

M. Robert répondit par un clignotement d'yeux et par un mouvement imprimé au verre de vin de Bordeaux qu'il tenait à la main, et dont il avala deux gorgées coup sur coup.

— Elle est ma foi fort belle ! ajouta Bernin.

M. Robert fit la moue et continua à boire avec un superbe dédain.

— Le *cavaliere servente* est ravissant!

M. Robert leva les épaules.

— Le directeur de l'Opéra est soucieux, et, quant au maître de ballet, il se mire dans la glace avec une affreuse tendresse, tout en mangeant comme un loup... maigre.

M. Robert jeta un coup d'œil de ce côté et sourit.

— Quant au duc, est-il amoureux? ne l'est-il pas? La demoiselle cause avec lui très-convenablement et de manière à rassurer pleinement le vieux *patito*, si....

M. Robert déposa son verre sur la nappe, et, avançant un peu la tête, il dit à son compagnon :

— Ce jeune duc est ruiné, monsieur.

— Vous le connaissez? demanda Bernin.

— Moi! est-ce que je connais quelqu'un en France excepté vous, Bernin?

— Mais alors, comment?

— Je vous dirai cela ; j'ai des indices infaillibles pour connaître de prime abord quand un homme a de l'argent ou quand il n'en a pas. Si j'étais chef de brigands, je ne porterais jamais un coup à faux ; si j'étais banquier, je ne risquerais jamais un capital.

— Diable ! dit M. Bernin ; ce que c'est que d'avoir des millions...

— Chut! répliqua vivement M. Robert ; vous oubliez, monsieur, qu'il est convenu que je n'ai pas de fortune.

— C'est juste, reprit Bernin en avalant un filet de bécasse comme pour s'obliger au silence.

Quelques convives soupaient encore dans le grand salon.

A une table voisine de celle de M. Robert, deux jeunes gens d'assez bonne mise échangeaient entre eux quelques paroles à demi-voix; l'un et l'autre ne paraissaient pas avoir plus de vingt-quatre ans.

Ils avaient fixé l'attention de M. Robert par la simplicité et le bon goût de leurs manières; les noms d'Olivier et de Tiberge, prononcés quelquefois, étaient venus frapper l'oreille de M. Bernin et de son compagnon.

— Que dites-vous de ceux-ci ? demanda Bernin.

— Ce sont des artistes, des peintres, répondit M. Robert.

— Ils n'ont pas dit un mot de leur art.

— Non, mais ils y pensent beaucoup.

— Vous avez donc, monsieur, la double vue, le don de divination? reprit M. Bernin. Le magnétisme, peut-être...

— C'est une grande et effrontée chimère, répliqua M. Robert. Pour voir et deviner je me sers de mes yeux ouverts. On ne me persuadera jamais que deux yeux fermés sont plus clairvoyants.

— Cependant, monsieur...

— Ah ! oui, reprit en riant M. Robert ; les expériences, n'est-ce pas ? les procès-verbaux des séances magnétiques, signés

par des témoins oculaires et auriculaires; des faits irrécusables... Eh! bien, monsieur, je les récuse, moi. Ces deux jeunes gens, vous dis-je, sont des peintres; l'un des deux surtout me paraît avoir un grand talent, mais il est au nombre de ceux qui restent incompris; par conséquent, il est pauvre et il souffre. L'autre, avec un moindre talent, est sur un meilleur chemin de fortune. L'homme de grand talent est Olivier; l'homme d'un talent facile, gracieux, intelligible pour la foule est Tiberge. Si je mens, coupez-moi la langue.

— Vous parlez trop bien, monsieur, ajouta Bernin. A votre santé!

— Merci! je me porte à merveille. Mais voyez donc quels regards furieux

et superbes jette sur les six convives du salon voisin ce beau garçon qui soupe tout seul, là, presque en face de nous.

— Eh bien, monsieur, dit Bernin, avez-vous déjà lu le nom de ce convive sur son front, analysé son caractère, précisé sa profession, deviné ses passions ou ses penchants ?

— Certainement, répondit M. Robert avec le plus grand sang-froid.

— Vous me ferez part de vos découvertes.

— Eh ! mon Dieu, reprit M. Robert, cette confidence serait inutile ; d'ici à quelques minutes le beau jeune homme qui enrage d'être seul et de ne savoir à qui parler, va engager une conversation avec nos deux artistes. Soyez tran-

quille, il trouvera bien moyen de développer à haute voix ses mérites personnels.

— Vous croyez qu'il va parler?

— Tenez, répliqua M. Robert, je vous livre le secret de ce pronostic. Regardez comme le beau jeune homme cause déjà des yeux avec le souper des deux artistes, regardant avec intérêt ou curiosité chaque plat que le garçon leur apporte, indiquant par de petits mouvements de tête qu'il approuve le choix, le *menu* de leur souper. Je vous dis qu'il va engager la conversation avec eux à propos d'un homar ou d'un vin de Champagne frappé, à propos d'un rien, d'une banalité, mais dans le but très-déterminé d'arriver à parler de lui-même.

M. Bernin devint attentif.

Une minute après, ces paroles prononcées d'un son de voix insinuant et flûté retentirent dans le salon.

Elles étaient adressées aux deux amis artistes.

— Il paraît, messieurs, que vous avez à vous plaindre autant que moi de la lenteur du service? On vous apporte un homar que vous attendiez depuis un quart d'heure... j'en attends un pareil.

— Monsieur, répondit Tiberge, les garçons ont une dévotion toute particulière, ce soir, pour le salon ovale.

— Par Dieu! dit le jeune homme qui soupait seul, une danseuse, un duc, un administrateur de l'Opéra, un maître de ballet et un étranger surané, tanné,

berné et millionnaire ! c'est de la haute compagnie, parieu ! ou je ne m'y connais pas.

— Eh bien ! dit M. Robert à demi-voix à son compagnon, la conversation est-elle engagée ? Nous n'avons qu'à écouter maintenant, l'exposition étant faite, la pièce va continuer.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous êtes sorcier, dit l'excellent M. Bernin en remplissant la coupe de M. Robert de vin d'Aï frappé de glace.

— Qui est l'amphitryon de la table à six couverts ? demanda Tiberge.

— Personne, reprit le bel inconnu.

— Personne ne paie ? dit Tiberge fort surpris.

— Dans ces sortes de soupers, répli-

qua l'inconnu, quelqu'un paie toujours, mais on ne sait jamais qui. Cependant il y a des chances pour que la note soit envoyée demain au baron la Tulipe.

— Ah ! oui, dit Tiberge ; on le nomme Tulipano ; je l'ai entendu. Baron la Tulipe ! ce n'est pas mauvais.

— Et que dites-vous de ce rapprochement ? ajouta l'inconnu, une tulipe qui est marquise de Faïence (marcheza de Faënza), une tulipe dans un vase de faïence ! ce sont des armes parlantes.

— Fort bon ! excellent ! s'écria Tiberge. Qu'en dites-vous, Olivier ?

Olivier, au jeu de mot du bel inconnu, avait déposé couteau et fourchette, et il s'était pris les deux yeux dans les mains comme un homme qui tombe dans un

accès de désespoir; il ne répondit pas à Tiberge.

— Ce qui me surprend tous les jours davantage, ajouta l'inconnu, c'est l'héroïque patience de ce vieux diplomate qui saute continuellement dans la couverture sans jamais se plaindre d'être berné.

— Vraiment! dit Tiberge, cette vieille caricature est un diplomate?

— Comment! vous n'avez pas vu cela du premier coup d'œil? reprit le jeune homme beau et solitaire.

— Ah! ah! dit à son tour M. Bernin à son compagnon, vous n'aviez pas deviné cela, monsieur?

— Non, répondit celui-ci; car, je le savais. Le baron Tulipano, marquis de

Faënza, n'a-t-il pas assisté à trois congrès depuis quarante ans? N'a-t-il pas représenté un petit souverain allemand à Vienne, un hospodar moldave ou valaque à Leybach, et un petit grand-duc italien à Véronne. Ah! vous nous la donnez belle, mon cher Bernin!

— Diable d'homme! se dit à part lui le convive de M. Robert.

— S'il est diplomate! ajouta le beau solitaire. D'abord, remarquez son visage de papier mâché ou de pomme cuite, à votre choix ; remarquez la sobriété de sa parole (je ne vous parle pas de la sobriété de son esprit, c'est connu) ; remarquez la raideur de son cou, le *tendu* et le fini de sa toilette? toilette stéréotypée, invariable ; costume adopté pour l'éter-

nité : habit vert à boutons brillants, gilet blanc épinglé tantôt de pois bleus, tantôt de pois jaunes ; pantalon noir ou couleur noisette, selon l'occasion, mais tiré et tendu par un sous-pied d'ordonnance ; enfin, souliers très-échancrés, chaussure officielle ; et puis cette adorable cravate blanche, haute, empesée, gommée et attachée à sa base par une splendide épingle en diamant ; et ce noble jabot plaqué sur le côté gauche et fixé, lui aussi, par deux gros brillants ; et ces doigts chargés de bagues comme ceux d'une madone napolitaine, et surtout cette brochette d'or placée à la boutonnière haute de l'habit, côté gauche, et de laquelle pendillent neuf ou dix petites croix, Aigle-Noir, Sainte-Anne, Saint-Waldimir,

Faucon-Blanc, Eperon-d'Or, etc., etc. Remarquez tout cela, monsieur, et dites-moi si, à première vue, il est possible de se tromper sur le type officiel que représente le soupirant émérite et obligé de toutes les jeunes danseuses de l'Europe.

— Bravo ! dit Olivier dont le visage s'était épanoui. J'aime mieux cela. Le portrait est ressemblant.

— Monsieur, reprit Tiberge, puisque vous connaissez si bien les masques, et le duc ?

— Le duc, répondit le solitaire en levant les épaules, le jeune duc ? Eh ! mon Dieu, mis à la porte, remercié par la houri ; un aimable garçon, mais... ruiné !

M. Bernin regarda M. Robert qui le sa-

lua par une légère inclinaison de tête et but une jolie coupe de vin d'Aï.

— Ah ! ruiné ! dit Olivier ; l'aristocrate a été glouton à ce qu'il paraît. Et la charmante ruineuse !...

— Par Dieu ! Argine, reprit l'inconnu ; et avant elle cinq ou six autres.

— Cela me réconcilie un peu avec lui, répliqua Olivier. J'avais peur que le jeu...

— Du tout : les femmes, cela va plus vite. On perd toujours en gagnant.

— Et pas d'autres folies ? demanda Olivier.

— Si fait ; quelques chevaux de dix mille francs chacun, et qu'on revendait huit cents francs six mois après.

— Pas d'autres folies ? demanda encore Olivier.

— Ah! oui, des ameublements incroyables, des soupers fabuleux, des livrées d'un faste charmant; et puis les chapitres obligés de la fantaisie, de l'imprévu, du laisser-aller.... dame! monsieur, comment se ruine-t-on quand on se nomme le duc de XX, quand on est ardent, spirituel, bien fait; quand on veut vivre vite, et surtout quand on a beaucoup d'amis?

— C'est juste, dit Tiberge; et les autres convives du salon ovale, monsieur, s'il vous plaît?

— Vous connaissez aussi bien que moi Argine, messieurs, cette étourdissante fille qui danse comme une houri et qui, dit-on, dévore comme une syrène. Argine est la tentation, la séduction et la dam-

nation. Il faut être aussi coriace que l'est ce vieux Tulipano, pour avoir résisté, lui et sa fortune, à la ruine qui est forcément le dernier acte de toute intrigue avec Argine. Du reste, intelligence, grâce, beauté, jeunesse, etc., c'est une perfection avec des vices pour contrepoids. Aimez Argine, soyez-en aimé, vous êtes heureux mais vous êtes perdu! Moi qui ai l'honneur de vous parler en ce moment...

— Ah! ah! dit M. Robert, nous y voici. Il a un peu tardé à se mettre en scène.

— Moi qui vous parle, messieurs, j'ai failli me prendre au filet de cette fée.

— Bah! dit Tiberge. Elle vous tentait un piége?

— A l'un des derniers bals masqués de l'Opéra, reprit le beau garçon, j'étais perdu sans ressource, si quelqu'un n'avait soufflé dans l'oreille d'Argine que j'avais perdu ma fortune depuis trois semaines.

— Oh ! oh ! monsieur, dit Olivier, et vous aussi ruiné ?

— Comme un duc et pair. A cette époque de prospérité, de progrès, de paix générale et de chemins de fer, c'est la contagion à la mode. Fils d'un négociant, je possédais bien deux cent cinquante mille francs de capital. Cet héritage devait suffire à un esprit modéré, à une âme placide... J'en eus pour quatre ou cinq ans, messieurs. Les passions !

oh ! les charmantes et terribles passions! Bref, Argine apprenant ma déconfiture, se dégagea peu à peu de mon bras qui serrait le sien au bal de l'Opéra et depuis lors... nous nous saluons avec une extrême politesse. On lui avait conté que je mangeais de grand appétit deux cent cinquante mille francs, mais on lui avait laissé ignorer que j'étais arrivé au dessert de ces plendide repas de ma fortune entière. J'aurais pu me venger de l'enchanteresse... car je possède certain billet où plus d'un soupir semble être enfermé.

— Il est certain, monsieur, reprit Tiberge, qu'un homme de votre esprit et de vos manières..., de votre nom probablement...

— Ne parlons pas de cela, dit l'inconnu, en passant la main sur sa cravate; mon argent aurait parfumé mes manières, embelli mon esprit et doré mon nom. Je ne puis vous cacher, messieurs, que je porte un prénom magnifique et un nom patronimique..., honorable..., mais déplorable.

— Je le croyais plus fat! dit M. Robert.

— Vous voyez donc bien, reprit M. Bernin.

— Attendez, reprit son compagnon; il recule peut-être pour mieux sauter.

— Monsieur, dit Olivier à l'inconnu, il n'est pas de sots noms; il est de sots visages et de sots esprits.

— Eh bien, monsieur, répliqua le beau

garçon, tâchez cependant d'allier les qualités que je puis avoir et le prénom impérial de Napoléon que je porte avec le nom de ma famille : Bouquetin.

— Napoléon Bouquetin ! exclama Tiberge en riant aux éclats. Lui, le lion, le héros, le tigre des bals masqués, du Ranelagh, de Mabille, du Sport et du Jockey-Club, de Baden-Baden, de Hombourg...

— Lui-même, monsieur, répondit Napoléon en saluant Tiberge et Olivier. Bouquetin ! homme heureux par son caractère et profondément persécuté par son propre nom patronimique. Avec mille écus et l'approbation du garde des sceaux je pourrais changer de nom, me direz-vous ? Oui, c'est fort bien ; mais al-

lez donc vous débaptiser tout à coup, par lettres patentes, quand on est accepté, reconnu et accrédité dans le monde par un nom devenu presque européen? Bouquetin! C'est indélébile! de Londres à Naples, de Bordeaux à Vienne, de Berlin à Paris, chacun en me voyant s'écriera : *Napoléon Bouquetin!* J'ai frappé monnaie avec ce type et cet exergue.

— Eh bien! dit M. Robert.

— Je ne le croyais pas si fort! ajouta Bernin.

— Maintenant, vogue la colère! reprit Napoléon.

Le sort en est jeté; je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trésène.

C'est-à-dire que, réunissant les quel-

ques écus qui me restent, je vais vivre comme un patriarche, loin de Paris, dans quelque coin du monde. Un châlet et un jardin me suffiront.

— Au fait, dit Olivier, Dioclétien plantait des choux à Salone.

— J'allais vous le dire, monsieur, reprit imperturbablement l'homonyme d'un nom impérial.

— Eh bien ! dit encore M. Robert en fixant des yeux brillants sur son compagnon.

— Ma foi ! répliqua M. Bernin, je ne le croyais pas si fort ! Je vous le répète.

En ce moment, entrait au café de Paris un personnage fort étrange quant à l'ex-

térieur de sa personne, mais fort peu étranger à tous ceux qui fréquentaient le foyer de la danse à l'Académie royale de Musique.

Le nouveau venu était un gros petit homme, d'une figure rubiconde et joviale, encadrée d'une énorme paire de favoris durs et noirs, comme deux ailes de corbeau, et d'une chevelure grise, mais tellement épaisse et d'une frisure si énergiquement tirebouchonnée qu'on l'aurait prise pour la toison d'un bélier d'Abyssinie, si la nature ne l'avait placée sur une tête humaine.

Ce gros homme court et jovial paraissait fort affairé ce soir là ! on pouvait même juger à son costume qu'il débarquait de quelque chemin de fer ; un pa-

letot peau-d'ours était jeté sur son bras gauche et il tenait de la main droite une fort belle casquette de velours, dite bonnet de Tonnelier ou à la Jean-Jacques.

Quand il traversa le grand salon pour gagner le petit salon ovale, Napoléon Bouquetin jeta un cri.

—Tiens ! M. Trapillon ! le régisseur de la scène à l'Opéra !

II

La Sortie de l'Opéra.

SUITE.

M. Trapillon se retourna, salua d'un geste Bouquetin et entra au salon où soupaient les six convives que nous connaissons.

A l'apparition subite du régisseur, ce furent des exclamations, des surprises, un élan unanime. Le directeur de l'Opéra

s'élança le premier et tomba dans les bras de son régisseur.

— Ah! vous voilà !... mon ami! Dieu soit loué!

— Soyez le bien venu, mon cher Trapillon ! dit Argine d'une voix flutée et en lui tendant la main.

— Bonjour, Trapillon!

— Bonjour Trapillon! répéta le duc en lui serrant le bras. D'où arrivez-vous, mon brave?

— Un moment! exclama le baron. Garçons, Zules, Zean, Zoseph, Zeorges !... un couvert!

M. Trapillon jeta paletot et bonnet de voyage sur un fauteuil et se mit à table résolument.

Il arrivait tout droit de Naples où il

avait été envoyé par ordre supérieur et pour le service de l'Opéra.

Mais il avait failli être assassiné sur la route des Marais-Pontins.

Il avait risqué de se noyer dans le golfe de Gênes.

Il s'était vu au moment d'être précipité à deux cents mètres de hauteur en traversant la montagne de l'Esterelles, en Provence, et à six lieues de Paris il avait failli être broyé par une locomotive lancée inconsidérément sur le chemin de fer d'Orléans.

Il faut avouer, pour être juste, que cet héroïque M. Trapillon venait certainement de gagner le bon souper que lui offraient ces amis.

Aux dangers que le régisseur avait cou-

rus, le directeur pâlit, le maître de ballet frissonna sur sa chaise, le baron se récria, le duc se pinça les lèvres ; mais Argine lança un franc éclat de rire.

— Merci, belle dame ! dit M. Trapillon. Ah ! vous riez, méchante ! prenez garde, en vous baisant la main, je vous mordrai le doigt.

— Elle est çarmante ! ajouta le baron.

— Ce qui ne l'empêche nullement d'être méçante, répliqua le régisseur. Mais, n'importe, je n'en reste pas moins le grand admirateur de mademoiselle.

Et il se mit à manger et à boire avec la gaieté d'un marin qui vient de traverser deux mille lieues d'eau salée.

Pour le grand salon voisin, l'arrivée

imprévue de M. Trapillon était une bonne fortune.

M. Robert jeta les yeux du côté de Napaléon Bouquetin, comme pour provoquer une biographie nouvelle.

Bouquetin, qu'un vin mousseux animait singulièrement, répondit à la provocation, mais toujours en s'adressant aux deux jeunes artistes placés en face de lui.

— Vous qui êtes peintres, messieurs, dit-il, avez-vous jamais rencontré dans vos voyages ou dans les ateliers des maîtres célèbres, une tête de buffle ou de bison pareille à celle là ?

— Ma foi non, répondit Tiberge.

— Grosse tête, mais fine intelligence, ajouta Bouquetin ; ce buffle, ce bison est

un renard des plus madrés ; ne vous y fiez pas. Le véritable mercure protecteur de l'Opéra, c'est M. Trapillon.

— Vraiment ?

— L'Opéra, messieurs, reprit Napoléon le verre à la main, l'Opéra, à mes yeux, est une magnifique ménagerie d'animaux plus ou moins rares, plus ou moins merveilleux et dont notre ami Trapillon est le pourvoyeur. Sans lui, la ménagerie vieillirait sans pouvoir se renouveler jamais. Le voilà qui arrive d'Italie où probablement il a tâté le pouls à tous les talents en vogue. Artistes, directeur, ministre, tous ont une confiance aveugle en la sagacité, l'activité, l'habileté de M. Trapillon. Muni de leurs pleins pouvoirs, il part, fait trois ou quatre

cents lieues et revient presque toujours avec un carnier garni d'excellent gibier ; il entend admirablement la chasse au filet ; les meilleurs artistes de l'Europe tombent dedans. Tenez, tenez, messieurs, le voilà qui rend compte de sa tournée ; écoutez-le. Il est probable qu'il aura découvert quelque part deux ou trois gosiers phénoménaux, et deux ou trois paires de jambes admirables, au risque de faire enrager la *Çarmante,* qui, par parenthèse, est de nature fort jalouse.

M. Bouquetin disait vrai. Trapillon-le-Grand rendait compte du résultat de son voyage à ses honorables convives.

— Enfin, ajoutait le directeur en reprenant haleine, enfin, mon ami, vous nous avez engagé un ténor remarquable

et une seconde prima donna de bon aloi. C'est bien, c'est beaucoup ! mais ce n'est pas tout. Et la danse ?...

Argine laissa tomber sur le directeur un regard écrasant de dédain.

— Eh ! mon Dieu, mademoiselle, reprit celui-ci, qui doute de votre immense talent et de la magie de votre nom ! Mais à vous seule pouvez-vous relever et soutenir le ballet ? Par égard pour vous-même, par ménagement pour votre précieuse personne, il nous faut un autre premier sujet.

— Vraiment ! répondit Argine avec un sourire indéfinissable ; merci, mon cher directeur, vous prenez un soin bien paternel de ma personne, de ma santé !

— Il me semble, çer monsieur, reprit

le baron du haut de sa cravate empesée, que l'Opéra marche admirablement avec la *Carmante.*

— Sans doute, monsieur le baron, mais convenez, ajouta le directeur, qu'avec deux charmantes il risquerait moins de boiter un jour. Voyons, Trapillon, voyons, qu'avez-vous découvert? car je lis dans vos yeux une bonne nouvelle.

— Ce que j'ai découvert? reprit le puissant régisseur en humectant ses moustaches grises d'un excellent vin de Bordeaux. Devinez, messieurs, ce que j'ai découvert.

— Ma foi, dit le duc Charles de Canaore, vous êtes un homme si étonnant et si heureux! un chanteur avec un *ut* de

poitrine d'une richesse incomparable?

Trapillon secoua sa grosse tête laineuse.

— Un jarret miraculeux? ajouta le maître de ballet, une pointe fabuleuse?

— Bah! dit le régisseur en avalant une énorme gorgée de vin.

— Une seconde Arzine? se hasarda de dire le baron au risque d'être battu. *Ma*, c'est impossible! ajouta-t-il.

— Eh! eh! répliqua en riant M. Trapillon.

— Vous me faites mourir d'impatience, reprit le directeur haletant.

— Je parie, dit Argine en se pinçant les lèvres, que nous avons trouvé sous un choux une petite fille qui cabriole comme

un chevreau ? A l'Opéra on commence à aimer les pastorales.

— Belle dame, repondit le régisseur, vous touchez barre à peu près, mais ce n'est pas cela encore.

— Ah ! c'est donc une danseuse? reprit Argine, dont les beaux yeux lançaient un éclair. Je l'ai deviné.

— Non, mademoiselle.

— Une sauteuse?

— Encore moins.

— Allons, c'est une cantatrice, dit le duc, signons la paix.

— Vous n'y êtes pas, monsieur le duc.

— Alors ce n'est probablement qu'un violon, ou un cornet, ou un trombonne,

ou un violoncelle, ajouta le directeur devenu triste.

— C'est toujours de l'harmonie, je vous eu réponds, s'écria le régisseur, dont l'œil s'animait; c'est de l'harmonie suprême : beauté, jeunesse, grâce, force, intelligence, suavité...

— Diable, dit le duc.

— C'est donc une femme? exclama le baron.

— Non.

— Une fille? dit Argine en appuyant sur le mot avec une expression marquée.

— Peut-être.

— Comment, peut-être? s'écria le directeur. Ni femme, ni fille? Alors un

ange, un démon, une fée, un djin, un lutin?

— Ah! j'y suis, dit spirituellement le maître de ballet. C'est un... jeune danseur rempli d'avenir.

— Allez au diable avec vos danseurs, s'écria le directeur; j'en ai soixante de trop et de tout âge, depuis dix-huit jusqu'à cinquante-cinq printemps.

— Donnez-vous votre langue au chien? demanda Trapillon à toute la compagnie.

— Zé donne ma langue au çat! dit le baron.

— Eh bien! messieurs, voici.

— Chut! chut! écoutez! reprit le directeur.

Et le régisseur, se renversant légère-

ment sur le dossier de sa chaise, la main droite posée sur la nappe et la main gauche passée dans le gilet, parla de la sorte :

— Peut-être, messieurs, avez-vous visité, à l'embouchure du Rhône, cette île triangulaire appelée la Camargue, et qui est, à mes yeux, un des plus beaux deltas de l'univers ?

— Ah ! juste ciel ! s'écria Argine, il a découvert la Méditerranée !

— Non, belle dame, répliqua vivement Trapillon, piqué au vif, mais bien une adorable jeune fille, le type le plus merveilleux de la beauté méridionale, et habitant une ferme dans l'île dont il est question.

— Poursuivez, monsieur, dit sérieuse-

ment Argine, et voyons la fermière portant son pot au lait.

— Calmez-vous, çarmante ! ajouta le baron en lui coulant un tendre regard.

— Je revenais de Marseille et je m'étais arrêté à Arles la ville des Phocéens et des plus jolies filles de France, lorsque mon compagnon me proposa de visiter l'île de la Camargue.

— Qui évidemment tire son nom de mademoiselle de Camargo, la célèbre danseuse, se hâta d'ajouter le maître de ballet en savant étymologiste.

— Nous partons, nous longeons dans un canot à voile la rive gauche de l'île, au fil de l'eau de ce grand fleuve que traversèrent Annibal et ses éléphants carthaginois. A une lieue marine, en aval,

nous abordons. L'île déploie devant nous ses riches et immenses tapis de verdure; des rizières, des prairies, des marais de joncs et de nénuphars, des champs d'orge et de froment encore en herbe, des méandres de tamaris et de saules...

— Et puis? dit le duc déjà très-affriandé.

— Prenant un sentier à travers la *savane,* nous arrivons bientôt à de belles plantations de mûriers.

— Mais c'est un cours d'agriculture, monsieur le régisseur, dit Argine avec dédain.

— Oui, belle dame; et de peinture et de sculpture aussi, j'espère. Après avoir traversé de grandes prairies où paissaient çà et là des groupes de chevaux

libres (on nomme ainsi cette race chevaline de sang barbaresque qui peuple les pâturages de l'île), après avoir risqué deux ou trois fois d'être éventrés par les cornes de plusieurs taureaux sauvages, petits et noirs, à l'œil rouge, au front armé d'un croissant à deux pointes aigues, nous arrivâmes enfin sur le riche terrain d'une ferme. La maison était basse, mais fort grande, propre et flanquée de plusieurs grosses meules de paille. Dans la Camargue, comme sur tout le littoral du midi, les greniers à paille et à fourrages ont pour voûtes la coupole de saphir du firmament.

— Une bien belle frise ! s'écria le maître de ballet.

— Superbe, cher ami, dit le régisseur.

Nous traversons une cour peuplée de volaille et nous entrons dans la cuisine de la ferme, spacieuse et décorée d'un luxe de cuivre admirable ; la plus belle pièce de la maison. Pourquoi visitions-nous cette ferme ?

— J'allais vous le demander, interrompit Argine.

— Mon compagnon de voyage, belle dame, tenait à me montrer quelqu'un. Nous nous annonçons comme des naturalistes visitant le delta. La famille du fermier s'empresse autour de nous...

— Ah ! voici le lait et le miel, dit l'impitoyable Argine.

— Les filles de la maison...

— Belles et pudiques, vinrent sans

doute laver les pieds des nobles étrangers, reprit la charmante.

— C'est à l'antique! s'écria l'artiste chorégraphe qui avait dansé autrefois dans le ballet de *Télémaque*.

— Fort bien! ajouta M. Trapillon, je poursuis. Les filles de la maison étaient jolies, sveltes et d'une élégante mise : de vraies Provençales. Mais un galop de cheval retentit dans la grande allée de peupliers...

— Oh! oh! un chevalier! dit Argine.

— Mieux que cela, belle dame, une chevalière. Nous sortons en toute hâte; nous voilà dans la cour où arrive une jeune fille montée sur un cheval libre, un véritable arabe à tous crins. A notre grand étonnement, elle était assise sur le

dos du fier animal, sans selle ni tapis, et ne guidant son cheval que de la voix et du bout d'une baguette de saule.

— Ah ! vous voyager dans le but de recruter des écuyères pour l'Hippodrome, monsieur le régisseur de la scène de l'Opéra !

— Belle dame, vous êtes adorable. La jeune fille saute de cheval, frappe dans ses mains, et le cheval, par un bond prodigieux, s'élance hors de la cour en ruant et va rejoindre ses compagnons dans la savane. Messieurs, ce que nous fîmes à la ferme pendant les deux heures de notre séjour, je l'ai oublié ; ce que nous vîmes, le voici : une jeune fille de dix-huit ans au plus, portant le costume des jeunes Arlésiennes : bas rouge-vif

brodés de soie vert tendre à la cheville, jupon écarlate foncé retombant tout au plus à mi-jambe ; corset de velours noir, chevelure retenue par un large ruban de velours gros vert, qui enserre la tête comme un casque.

— C'est comme dans la *Fille mal gardée!* s'écria le maître chorégraphe.

— Avec la différence que celle-ci était merveilleusement gardée, reprit le régisseur. Quel type, messieurs, quelle adorable et splendide beauté! non, c'est intraduisible; rien ne peut rendre l'étrangeté de ces traits, d'une pureté sublime. Cependant...

— Ah! mon Dieu! dit Argine, avait-elle les yeux noirs ou bleus?

— Noirs, belle dame, mais brillants et doux...

— Et grands, immensément grands?

— Comme ceux des femmes de Georgie, de Ceylan ou de Java, mademoiselle.

— Le teint doré d'un rayon de soleil?... continua Argine avec son affreuse ironie.

— Mieux que cela, belle dame. Le teint de cette nuance presque introuvable, le désespoir des peintres, cette nuance brune, irrisée, mate et transparente ; un rayon de soleil, comme vous le disiez parfaitement tout à l'heure, mais un rayon à travers une feuille de rose thé.

— Une femme zaune? dit le baron en se récriant.

— Jaune si l'on veut, monsieur le baron. Mais je maintiens ma comparaison : un teint rose thé ; la couleur orientale et rêvée par tous les peintres. Quant à sa taille...

— Divine, n'est-ce pas?

— Non, belle dame, grâce au ciel, reprit l'imperturbable régisseur, mais juvénile et féminine à la fois, ronde et svelte, mince et souple, d'une élégance et d'une vigueur incomparables.

— Per Baccho!... s'écria le baron.

— Et les bas d'un rouge vif? Je tiens beaucoup à ces bas de cardinal.

— Ah! belle et très-belle dame, dit M. Trapillon, ils renfermaient l'idéal de la jambe grecque.

— Celle de la Diane à la biche, peut-être?

— Mieux que cela, charmante Argine, puisque ces jambes appartenaient à une créature vivante. Messieurs, mon compagnon de voyage avait déjà rencontré la jeune fille en question. Il se promettait beaucoup de bonheur de mon ravissement. Nous voulûmes adresser nos compliments au fermier au sujet de cette enfant, la joie et l'orgueil de sa maison. Il nous apprit que Sylvanie n'était pas sa fille...

— Ah! Sylvanie! s'écria le duc de Candore, j'ai aimé ce nom là.

— Moi, dit le maître de ballet en se rengorgeant, j'ai dansé les Sylvains!

— Et qui était Sylvanie, qui est Sylva-

nie, monsieur le régisseur? demanda Argine.

— Le fermier fut d'une discrétion qui jeta mon compagnon et moi dans un monde de conjectures.

— Vous verrez, ajouta Argine avec un sérieux sardonique, vous verrez que mademoiselle Sylvanie sera quelque grande princesse indienne, la fille d'un rajah, sans doute, enlevée par un jeune et puissant pair d'Angleterre, un gouverneur de province dans l'Hindostan et qui attend *en Camargue* l'agrément de la reine Victoria pour épouser le noble lord.

— Tout ce qu'il vous plaira, belle dame. En attendant, moi, régisseur de l'Opéra, dévoué à l'Académie royale et au directeur, mon ami, je conseille à ce

même directeur, à ce même opéra, et au ministre, d'enlever à tout prix la *princesse* Sylvanie et de la poser, un beau soir, sur la scène de l'Opéra, devant le public le plus spirituel et le plus connaisseur de l'Europe ; ne devrait-elle consentir qu'à marcher d'un bout du théâtre à l'autre et à sourire à ce bon et beau public. Je conseille d'avoir Sylvanie, dût-il en coûter un million. Ce million, jeté par la fenêtre, rentrera, à l'Opéra, par la grande porte, mais triplé dans un seul hiver. J'ai dit, ne me demandez plus rien.

A ces paroles, Argine se leva de l'air le plus calme et le plus fier en même temps ; elle demanda sa mante, son boa, ses brodequins de cachemire. Le baron

étonné, inquiet, perplexe, reprit l'exercice de ses fonctions de chambellan avec toute la promptitude possible. Il n'oublia ni le coffret, ni le bouquet, ni l'éventail, ni Charlot ; et, offrant le bras à la belle Argine :

— Venez, çarmante, dit-il, j'aurai l'honneur de vous reconduire jusqu'à la porte de votre hôtel.

Argine et l'ex-diplomate traversèrent le grand salon lentement, et comme des gens très-sûrs de provoquer l'admiration. Le chasseur prussien, Iohann, les attendaient à la porte vitrée. Bientôt on entendit le roulement de la voiture sur le boulevard.

— Eh bien ! demanda Napoléon Bou-

quetin aux deux artistes, ses vis-à-vis. Que dites-vous de M. Trapillon?

— C'est un homme prodigieux, dit Tiberge. Quel aplomb! aura-t-il Sylvanie pour l'Opéra?

— S'il l'aura! répondit M. Bouquetin.

— Non! répliqua tout à coup Olivier qui prenait sa tête à deux mains et paraissait absorbé dans un abîme de réflexions.

— Non! s'écria Bouquetin. Qui l'en empêchera?

—Moi! dit avec une incroyable énergie Olivier, moi. Je vends demain pour la somme de mille francs, à un gredin de juif, un tableau qui en vaut trois mille; je pars pour Arles...

— Et vous enlevez Sylvanie? reprit Bouquetin en riant aux éclats.

— Oui, monsieur.

— Bravo ! monsieur. J'aime beaucoup votre caractère, reprit Napoléon.

— Mais, mon ami, ajouta Tiberge en regardant Olivier avec de grands yeux, mon ami, y pensez-vous?

— Oh ! je sais que vous êtes prudent, timide, circonspect comme une fille, monsieur Tiberge, répliqua Olivier; aussi, je ne vous propose pas d'être du voyage.

— Touchez-là, Olivier, reprit le bon Tiberge. Je vous suivrai.

— Vrai ?

Et, se levant en même temps, ils s'em-

brassèrent avec une charmante vivacité.

— Oreste et Pylade ! Euryale et Nisus ! s'écria Bouquetin. O amitié, sublime amitié, je te bâtis un temple! Jeunes gens, permettez que j'essuie mes larmes.

— Vous pouvez railler à votre aise, monsieur Bouquetin, dit Olivier avec un accent d'une autorité incroyable. En attendant, celui qui enlèvera Sylvanie... c'est moi.

— Ou moi, monsieur ! dit un jeune homme qui sortait du salon ovale pour traverser le grand salon.

Ce nouveau prétendant était le duc Charles de Candore. Il jeta sur Olivier un regard tranquille, mais d'une fierté qui fit bondir le cœur du jeune peintre. Il y

eut un moment de silence. Le duc s'était arrêté au milieu du salon. Olivier s'approcha de lui.

— Si c'est un défi, monsieur, dit-il, je l'accepte. Je me nomme Olivier.

— Et moi, le duc Charles de Candore.

— Je demeure rue du Cherche-Midi, 25.

— Et moi, rue de Rivoli, 50.

— A demain, monsieur le duc, si vous le trouvez bon.

— Monsieur, dit froidement M. de Candore, à notre retour d'Arles, si cela vous paraît agréable.

— De tout mon cœur, répliqua Olivier.

— Comment diable! s'écria Bouque-

tin, Pâris et Ménélas? Amour, tu perdis Troie!

M. de Candore reconnut ce Napoléon qu'il avait rencontré dans tous les bals et toutes les fêtes publiques de Paris et de la saison des eaux.

Il le salua d'un geste, ne prenant pas au sérieux les paroles de ce joyeux compagnon comme il avait pris celles d'Olivier.

Le duc se retira et gagna une voiture de place que son domestique était allé chercher.

Olivier et Tiberge suivirent l'exemple de M. de Candore et quittèrent le café de Paris.

M. Bouquetin, encore prodigieuse-

ment attablé, demanda de nouveau du vin et du pâté de foie gras.

Quant aux deux témoins silencieux de cette comédie, qui prenait les allures d'un drame, MM. Bernin et Robert, ils achevaient leur souper et se préparaient aussi à se retirer ; mais M. Robert, avant de se lever, dit à demi-voix à son compagnon :

— Tâchez, par les garçons, d'avoir l'adresse de cet incroyable Bouquetin. Nous savons déjà celle d'Olivier et du duc, son rival. Demain, mon cher Bernin, je veux que ces trois personnages soient invités à passer chez vous, dans votre cabinet. J'ai une communication à adresser à chacun d'eux par votre ministère. Vous me comprenez ?

— Pas du tout, répliqua M. Bernin fort étonné.

— Faites ce que je vous dis, ajouta M. Robert ; nous nous expliquerons ensuite, hors d'ici.

M. Bernin suivit les intentions de M. Robert, et tous les deux, bras dessus bras dessous, sortirent de l'excellent café de Paris.

Napoléon Bouquetin leva les épaules en les voyant s'éloigner, comme s'il avait pitié de ces deux bourgeois crétins, millionnaires et ventrus.

Il passa une partie de la nuit dans l'admirable situation qu'il avait adoptée au restaurant, et il est probable qu'il renoua connaissance et lia conversation avec l'incomparable Trapillon ; le seul homme,

pensait-il, qui pouvait peut-être lui servir dignement de *partner* dans cette grande et aventureuse comédie appelée la vie.

Nous aurons à remarquer cependant, dans la suite de ce récit, que Bouquetin conservait depuis longtemps une grosse dent contre le régisseur, et qu'il n'attendait qu'une occasion favorable pour avoir satisfaction de certain méfait dont il avait été victime. Comme tous les grands hommes, Napoléon Bouquetin poussait très-loin l'art difficile de la dissimulation.

III

Le Cabinet de M. Bernin.

Le lecteur l'a déjà deviné probablement, M. Bernin était un notaire, mais un de ceux qui honorent l'*ordre* (et on en trouve encore beaucoup) par leur intelligence et par une probité à toute épreuve.

Le meilleur certificat de capacité et de moralité que possédait M. Bernin était

certainement la confiance dont l'honorait M. Robert ; car, de tout ses clients, M. Robert pouvait passer pour le plus rigide et le plus éclairé.

M. Bernin logeait dans la rue de la Paix.

C'est vous dire que son étude était le rendez-vous de la clientèle la plus élégante et la plus opulente de Paris.

L'honorable notaire, nous l'avons déjà remarqué, était lui-même très-enclin aux habitudes de luxe qui, du reste, se sont presque toujours acclimatées dans le haut notariat de Paris.

M. Bernin occupait tout un premier étage, dans la rue de la Paix ; son appartement était divisé en deux *régions* bien

distinctes : la *région des affaires* et la *région du monde.*

L'étude, composée de trois pièces et du cabinet du notaire, donnait sur une cour spacieuse et bien éclairée; les appartements de réception avaient huit fenêtres de façade sur la rue.

M. Bernin avait des chevaux anglais, pur sang, et deux ou trois voitures, sous remise, ainsi qu'on pouvait en juger par le travail incessant de sa livrée dans la cour de la maison.

M. Bernin recevait beaucoup, donnait d'excellents dîners et quelques bals, dans le courant de l'hiver, sans compter les petites fêtes auxquelles il invitait l'aristocratie de ses clients, dans la belle

saison, à sa jolie villa de Ville-d'Avray.

Eh bien ! avec ce luxe, cette belle existence, ce train de vie de grand seigneur, M. Bernin était encore garçon !..... Et M. Bernin touchait cependant à sa quarante-deuxième année, ainsi que le témoignaient quelques cheveux argentés assez rares cependant, qui mêlaient çà et là leur brillant reflet au noir d'ébène d'une chevelure merveilleusement peignée, lustrée et frisée par la main d'un des premiers coiffeurs de Paris.

Il n'entre pas dans l'économie de ce récit de nous occuper aujourd'hui des *beaux* appartements du notaire.

Après avoir monté l'escalier, dont un tapis vert couvrait chaque marche, depuis le vestibule jusqu'au premier étage,

nous tournerons à gauche, sur le palier orné de vases et de statues, et nous entrerons dans l'antichambre qui précédait l'étude.

Traversant même ces deux pièces, vastes et tapissées d'une ruche de *casiers* garnis de *dossiers*, nous mettrons la main sur un gros bouton de cristal, et nous pousserons une porte rembourrée, épaisse et doublée d'un maroquin rouge.

Enfin, nous ouvrirons la belle porte de bois de citronnier qui nous laissera pénétrer dans le cabinet somptueux du notaire.

N'attendez pas de nous, non plus, la description du mobilier de cette pièce; nous avons hâte d'écouter la conversation de deux interlocuteurs enfermés

dans le cabinet où tant de secrets de famille venaient souvent porter leurs inquiétudes ou leurs espérances.

Assis près d'une riche table de boule aux pieds de faunes et dorés, M. Robert parlait au notaire qui allait et venait d'un angle à l'autre de son cabinet, l'air attentif et regardant, en marchant, les grosses fleurs rouges et blanches du tapis sur lesquelles il posait les pieds.

— Oui, monsieur, reprenait M. Robert, telle est mon opinion sur la société d'aujourd'hui. Je l'observe fort attentivement depuis six mois, depuis mon retour en France, et je vous jure que je suis effrayé des progrès de décadence qu'il n'est que trop facile de constater. Le mal est grand ! est-il incurable ? voilà la ques-

tion. Ni vous ni moi ne la résoudrons. *Qui vivra verra*, n'est-ce pas, monsieur le notaire? Vivons donc le plus longtemps possible en France ; c'est-à-dire vivez ; car, pour ce qui me regarde, mon intention formelle est bien de reprendre la mer dans un an, et de retourner... dans le pays... que j'ai quitté...

M. Bernin s'arrêta.

L'hésitation que M. Robert avait mise dans ses dernières paroles le surprit ; mais M. Robert voulut réparer cela par une affirmation énergique.

— Je le répète, monsieur, dans un an je quitte la France pour n'y revenir jamais !

— Telle est votre résolution définitive.

dit le notaire en le regardant du coin de 'œil.

— Irrévocable ! ajouta M. Robert en levant la main.

M. Bernin reprit sa promenade et sa préoccupation.

— Eh ! que ferais-je dans ce pays-ci ? dit M. Robert. Je méprise la fortune...

— Diable ! répliqua le notaire, en marchant toujours ; c'est étonnant pour un homme si prodigieusement riche !

— Oui, vous avez raison, reprit M. Robert, c'est étonnant; car, dans votre belle ville de Paris, aujourd'hui, plus on a de l'or et plus on se met à genoux devant lui, plus on l'adore.

— Croyez-bien, monsieur, répondit le notaire, que ceux qui en ont peu, ou qui

n'en ont pas du tout se prosternent devant la fortune tout aussi bien que les millionnaires.

— Oh! je n'en doute pas, dit M. Robert; aussi, pauvres et riches, je les mets tous dans une même balance; en fait de moralité, de vertus, de distinctions, il y a, entre eux, équilibre parfait. Ceux-ci regorgent d'or et d'argent, et ils mangent gloutonnement leur fortune, ou bien ils thésaurisent sordidement; ceux-là souffrent de la gêne, et, affammés, haletants, ils courent du matin au soir après les chances hideuses de spéculations forcenées, et du soir au matin, ils rêvent écus entassés sur écus, monceaux d'or et d'argent entassés sur leur poitrine. Affreux

cauchemar, et qui ne les lâche de ses mains de fer qu'au bord de la tombe.

— Ah! monsieur, dit Bernin en s'arrêtant, accordez-moi au moins mille justes dans Ninive.

— Je ne vous en accorde pas dix, répliqua M. Robert dont l'œil étincelait. Cependant, monsieur, ajouta-t-il, croyez bien que je donne à M. Bernin la première place dans mon estime.

Celui-ci s'inclina et recommença sa promenade dans le cabinet.

— Revenons à notre affaire, reprit le sévère M. Robert. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas, mon cher notaire? Vous voyez parfaitement qu'avant de m'expatrier, une seconde fois et à tout jamais, je veux pour ainsi dire tâter le

pouls à la société française dans les trois classes qui seront éternellement ses trois grandes divisions : la classe élevée (aristocratique si vous voulez) ; la classe moyenne et la classe pauvre. Or, les types qui, à mes yeux, représentent ces trois classes, je les ai rencontrés, hier, au café de Paris.

Ces trois individualités, fort heureusement pour mon épreuve, manquent de fortune. Le duc Chales de Candore et cet enragé Bouquetin ont mangé leur avoir ; Olivier, l'artiste, est un prolétaire qui n'eut jamis un sou de patrimoine. L'un est l'aristocratie ruinée, l'autre la bourgeoisie ruinée, l'autre (mettons à part ses distinctions personnelles), l'autre est la classe ouvrière souffrante ; car, hélas !

entre un artiste de grand talent, méconnu, gagnant à peine son pain, et l'ouvrier, où est la différence comme position ?... Résumons-nous : Candore, Bouquetin et Olivier n'ont pas un sou vaillant, quoi qu'ils soupent, par aventure, dans le même salon de restaurant que vous et moi ; donc je veux savoir, ou plutôt je veux voir de mes yeux tout ce que peut sur ces trois types très-divers, sur ces trois natures d'hommes, je veux voir, vous dis-je, tout ce que peut l'influence de l'argent !... De l'argent *bienfaisant*, entendez-vous, ou *corrupteur*, n'est-ce pas, monsieur le notaire ?

— Oui, monsieur, dit Bernin, *corrupteur* ou *bienfaisant*, c'est reconnu, c'est accordé.

— Il n'y a pas de milieu entre ces deux

propriétés de l'argent, répéta M. Robert. Il fait le bien ou le mal ; agissant d'abord sur celui qui le possède et agissant ensuite par celui qui le possède. Ainsi, de deux choses l'une : ou la fortune élève l'âme, épure les sentiments, améliore le cœur d'un homme, en allant à lui, et, par conséquent, elle fait des heureux par lui; ou bien, elle corrompt cet homme, et, par conséquent, cet homme, à son tour, corrompt ou fait souffrir tout se qui est sur son chemin. Suis-je clair, monsieur le notaire ?

— Comme le jour, dit Bernin, et bienfaisant comme lui, monsieur, ajouta-t-il avec un sourire.

— Pas de compliments, je vous prie, répliqua Robert. Je vous préviens que

c'est une expérience que je vais faire et non pas un acte de philantropie, de bienfaisance, de charité. Pour un acte pareil, ce n'est pas un notaire que je choisirais, ne vous en déplaise. Quand je veux donner..... (cela peut m'arriver comme à un autre), j'ai la main assez exercée pour répandre mon argent où bon me semble et sans que personne n'en sache rien.

— Je sais que vous êtes excellent, reprit le notaire toujours en souriant.

— Ah! vous m'impatientez! s'écria M. Robert. Est-ce que je vous ai donné le droit de me croire un niais stupide, grossier ou vaniteux qui fait inscrire, aux municipalités de la ville de Paris, ses dons, ses aumônes officielles, sa bienfaisance hypocrite et de mauvais goût?

Je vous le répète, monsieur, je ne suis, en cette occasion, qu'un expérimentateur, un chimiste qui veut jeter au creuset la conscience, le cœur, l'intelligence enfin, ce qui constitue *l'être moral* de trois individus représentant pour lui les trois classes de la société française. Ces trois jeunes gens n'ont pas un sou ; que feront-ils avec de l'or ? Je veux les prendre en flagrant délit de fortune ; et ce qu'ils feront librement, par instinct, sans le moindre contrôle, sans la moindre influence qui les vienne diriger, soyez sûr, mon cher notaire, que tout autre le ferait ; ou plutôt soyez sûr que tous les autres, leurs pareils, agiraient de la sorte dans une même situation donnée. Assez sur ce sujet. Vous avez mes instructions...

vous savez ce qu'il faut dire à chacun... Tous les trois viendront ici, j'en suis persuadé, et, sans se douter, des rôles que je leur distribue, et, par conséquent, de la comédie (dramatique peut-être), que je vais les obliger à jouer pour moi, pour moi seul, leur maître par la puissance de mon or ; moi, leur observateur vigilant et leur juge. Je crois inutile de vous recommander habileté et prudence. Chacun viendra à l'heure indiquée par votre lettre d'invitation ; chacun se retirera par une porte dérobée, sans se douter du *confrère* qui lui succédera ou qui l'aura précédé dans votre cabinet ; et surtout, ils ignoreront absolument tous les trois la source de l'or qui leur arrive.

— C'est entendu, monsieur, dit le no-

taire. Vous serez la Providence, voyant tout et invisible elle-même. Ayez donc la bonté de passer dans cette arrière-cabinet dont la porte est faite d'un bois très-mince, et qui vous permettra de tout entendre, sinon de tout voir aujourd'hui, sans que l'on puisse soupçonner votre présence. Voici l'heure à laquelle j'attends M. le duc de Candore.

M. Robert se leva, serra la main du notaire , passa dans le cabinet, ou plutôt dans le petit *parloir* attenant au grand cabinet, et il en ferma la porte avec soin.

IV

Très-heureux, très-étonnés, suite du cabinet de M. Bernin.

M. Robert s'était à peine enfermé dans le petit *parloir* qu'un clerc de l'étude ouvrit la porte du cabinet du notaire et annonça : Monsieur le duc de Candore !

Le jeune duc entra avec cette aisance et cette grande manière qui caractérisent les gens de bonne compagnie.

M. Bernin avait parfaitement composé son visage.

Il voulait rester impénétrable et possédait autant qu'homme d'affaire l'art de la discrétion.

M. de Candore n'avait pas remarqué le notaire la veille au café de Paris.

Il paraissait assez surpris, et même assez inquiet de l'invitation qu'il avait reçue de M. Bernin.

Celui-ci voulut tout de suite le mettre à son aise.

— Monsieur le duc, dit-il en lui offrant un fauteuil; je n'ai que de bonnes nouvelles à vous annoncer.

— Monsieur, reprit celui-ci qui respirait plus à l'aise, j'en suis charmé! Mais, bonnes ou mauvaises, je vous prie de

croire que je reçois toutes les nouvelles avec la même philosophie.

— Tant mieux ! monsieur, tant mieux! dit Bernin.

Un notaire, reprit-il avec précaution, est quelquefois obligé d'être questionneur. Croyez bien, monsieur le duc, que la curiosité n'entre pour rien dans les explications que je vais avoir l'honneur de vous demander.

— Parlez, monsieur.

— Vous avez eu à votre majorité une fortune considérable? demanda le notaire.

— Considérable, oui, monsieur, répondit M. de Candore en relevant la pointe de sa moustache. Orphelin de père et de mère, à quinze ans, je possé-

dais à vingt et un ans cent mille livres de rente.

— C'était une belle fortune, dit M. Bernin, mais telle qu'on en trouve beaucoup de pareilles chez les gens de votre rang, monsieur le duc ; et cette fortune ?...

— Ah ! pardieu ! reprit brusquement Charles de Candore, je vais répondre d'un seul coup à mille questions. Cette fortune... je l'ai mangée en huit ans ; je suis ruiné ! et puis ?...

— Monsieur le duc, dit le notaire, il arrive souvent qu'un grand seigneur qui a mené joyeuse vie, sans manquer jamais à l'honneur ni même à la délicatesse, relève un jour sa fortune...

— Enseignez-moi le moyen de ravoir

mes deux millions, mon cher monsieur, reprit Candore en riant du bout des lèvres, et je vous promets que ma reconnaissance...

— J'en suis persuadé, monsieur, reprit Bernin ; mais, si je ne suis pas assez heureux pour vous faciliter les moyens de regagner deux millions perdus, j'éprouve du moins une bien réelle satisfaction en vous annonçant qu'une rente magnifique, annuelle mais révocable, vous est échue.

— A moi, monsieur ! s'écria le duc en se levant par un mouvement nerveux.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le duc ; en deux mots voici ce dont il s'agit. Une personne qui ne veut pas être nommée et dont il vous serait impossi-

ble, je vous en préviens, de découvrir le nom, m'a chargé de vous annoncer que, vu votre position, votre nom, vos belles qualités et l'intérêt particulier qu'elle vous porte, met chaque année à votre disposition une somme énorme afin que vous repreniez, dans le monde, un rang digne de vous.

M. Bernin s'arrêta, jetant sur le visage de M. de Candore quelques regards furtifs.

— Monsieur, dit celui-ci, nous parlons sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Et cette personne est un homme, une femme, un parent à moi?

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, monsieur le duc...

— Ah ! c'est juste. Le bienfaiteur ou la bienfaitrice veut toujours être inconnu ou inconnue. Reste à savoir, monsieur le notaire, si, en tout bien et tout honneur, je puis accepter cette somme, cette rente annuelle...

— Monsieur, reprit M. Bernin, vous êtes parfaitement libre de la refuser.

— Je ne me hâte pas de me prononcer, monsieur. Je n'ai rien dit encore... ajouta M. de Candore avec vivacité.

— Il faut pourtant vous prononcer séance tenante, reprit le notaire. C'est une condition *sine quâ non.*

— Quelle bizarrerie ! s'écria le duc. C'est embarrassant au dernier point...

— Vraiment? reprit le notaire. Eh

bien ! je vais simplifier la position : refusez-vous, monsieur le duc ?

— Non, mais...

— Acceptez-vous? monsieur le duc ?

— Oui, mais...

— Nous n'avons pas avancé d'une ligne, reprit le notaire. Tant que *mais* suivra *oui* ou *non,* il les effacera.

— Eh ! que diable voulez-vous que je réponde ? s'écria M. de Candore. On ne prend pas ainsi les gens à la gorge... C'est un guet-apens !

— En vérité, répliqua le notaire, je ne m'en doutais pas. Un guet-apens où on prend les gens à la gorge pour les forcer à accepter une rente de...

— De... combien ? demanda M. de Candore avec grande impertinence.

— Ah ! c'est vrai ; je ne vous l'avais pas dit. Eh ! bien, monsieur le duc, apprenez que le traître, le misérable, le brigand ou la brigande qui vous assassine, vous offre en même temps une rente annuelle de mille francs...

— Assez ! monsieur, dit sèchement M. de Candore en se levant d'un air dédaigneux, assez ! j'ai mangé ma fortune, j'emprunte quelquefois, mais je ne reçois jamais l'aumône... et je trouve que vous vous chargez d'une singulière mission auprès de moi. Vous appelez cela une somme énorme ?... Mais c'est le prix des gages que l'on donne à un valet !

— Vous êtes d'un caractère vif, monsieur le duc, vous ne me donnez pas le temps d'achever ; la chose est assez im-

portante cependant pour être écoutée jusqu'au bout.

— Voyons donc, monsieur, et veuillez abréger, je vous prie; j'ai un rendez-vous.

— Nous disions, reprit le notaire, une rente annuelle se montant à la somme de mille francs...

— Allons donc! fi donc! répéta le duc.

— Mille francs par mois, ajouta le notaire.

— Hein? reprit le duc en s'asseyant. Que dites-vous là, monsieur?

— J'ai dit, je crois, mille francs par mois, poursuivit M. Bernin, mais je me suis trompé.

— Alors, monsieur, j'ai bien l'honneur

de vous saluer, reprit le duc de fort mauvaise humeur et en se levant une seconde fois pour sortir. Je trouve la proposition fort déplacée.

— Déplacée ! dit le notaire. La connaissez-vous ? du reste, monsieur le duc, il ne tient qu'à vous de la *déplacer* en la refusant.

— Si je la refuse ! s'écria M. de Candore d'un ton courroucé et hautain.

— Vous refusez, monsieur, dit le notaire, mille francs par mois ?

— Puisque ce n'est pas cela, monsieur le notaire, reprit le duc qui devenait plus traitable, puisque vous vous êtes trompé de chiffre...

— C'est vrai, monsieur le duc.

— Vous voyez donc bien ! adieu mon-

sieur Bernin, et plus de sotte proposition je vous prie. Passe pour cette fois.

— Il est certain, reprit l'impitoyable notaire, qu'on ne propose pas deux fois à un homme, qui les refuse, mille francs par... jour.

Le duc laissa tomber son chapeau. M. Bernin le ramassa et le lui rendit avec toute l'aménité possible, contenant énergiquement un éclat de rire prêt à éclater devant la figure de M. de Candore, à laquelle l'étonnement imprimait tout à coup une caractère fort comique.

La bouche ouverte, les yeux agrandis, les deux sourcils exhaussés, les bras et les jambes immobiles, raidis, le duc était là comme un homme aux pieds duquel

une bombe vient d'éclater et qu'il s'étonne d'être encore debout.

— Par jour !... répéta-t-il après deux minutes d'un silence forcé.

— Oui, monsieur le duc, se hâta d'ajouter l'excellent notaire, mille francs par jour, ou bien trois cent soixante-cinq mille francs par an. Vous refusez, n'est-ce pas ?

— Un moment, monsieur le notaire, dit le duc en déposant sa canne et son chapeau. A nous deux et causons, s'il vous plaît.

Et il reprit son fauteuil avec une vivacité fébrile qui fit de la peine à M. Bernin.

— Monsieur, dit le notaire, vous pensez bien qu'un homme de mon caractère

ne se joue pas d'un homme comme vous. La proposition est très-sérieuse. Vous avez par le monde un bienfaiteur ou une bienfaitrice qui peut vous assurer la riche pension annuelle dont il est question et qui vous l'offre de grand cœur.

— A quelles conditions? demanda M. de Candore devenu pâle.

— A la condition, dit M. Bernin, de dépenser, dans l'année cette somme énorme, selon l'emploi honorable qu'un homme de votre distinction peut en faire. On s'en rapporte entièrement à vos sentiments élevées, monsieur le duc; vous serez libre, je le répète, d'adopter le genre de vie qu'il vous plaira; vous ne devrez compte à personne de vos actions et de vos dépenses; seulement le

donataire exige qu'au dernier jour de l'année expirée, il ne reste pas un sou entre vos mains, ou entre les mains de tout autre chargé de vos économies, de la somme de trois cent soixante-cinq mille francs. Tout, absolument tout doit être dépensé, sans un écu mis en réserve.

— Mais, monsieur, mon cher monsieur, s'écria le duc qui reprenait ses couleurs et son animation, c'est fabuleux! c'est admirable! c'est à ne pas y croire... C'est à en devenir fou de joie! rien au monde n'est plus dans mes goûts et dans mes habitudes! Tout dépenser! mais je n'ai pas fait autre chose en ma vie... des économies! des réserves! Eh! qui donc a inventé ces infernales prévisions? Qui

est le ladre qui le premier a fait une économie? Une économie! une réserve! mais c'est de l'argent que l'on met à pourrir, si l'argent ou l'or pouvaient se corrompre toutefois... c'est un crime! c'est une lâcheté! un vol, commis au préjudice de la société...

— Bien, bien, monsieur le duc, s'écria le notaire; je vois que vous êtes dans les vrais principes que professe votre bienfaiteur; le même esprit vous guide, les mêmes sentiments vous animent. Vous vous entendez à merveille. Eh bien! l'acceptation étant formulée, consentie par vous librement, permettez-moi de vous remettre, selon mon mandat, la somme de 30,000 francs à l'instant même. La rente de 365,000 francs devant être

payée, mois par mois et d'avance. Nous prenons date : c'est aujourd'hui le 5 avril. Au 5 mai prochain, vous aurez la bonté de passer chez moi ou de m'envoyer un procureur fondé muni d'un pouvoir en règle; j'aurai l'honneur de vous remettre trente et un billet de banque comme ceux-ci, le mois de mai ayant un jour de plus que le mois d'avril. C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Mais l'acte notarié, monsieur ? La somme en vaut la peine ; je pense que nous allons passer un acte...

— Quel acte? demanda M. Bernin. Vous acceptez purement et simplement ce qu'on vous offre de bon cœur. Le notaire, ici, n'est qu'un bâilleur de fonds.

Je ne vous demande pas même un reçu. Tenez, prenez, monsieur, et comptez.

En même temps, M. Bernin, qui avait ouvert un tiroir, présentait au duc ébahi un paquet de billets de banque entouré d'un petit cordonnet de soie verte.

M. de Candore prit les billets avec une oppression visible.

Il croyait rêver ; mais au contact du papier soyeux, ses nerfs tressaillirent comme au contact de l'électricité.

Pour compter les billets, il fut obligé de s'asseoir devant la table.

— C'est bien cela, dit-il après les avoir lentement examinés. Ce sont des billets de très-bon aloi ! Mais, monsieur, une quittance vous est cependant nécessaire.

— Allez, monsieur le duc, allez, reprit le notaire en cherchant à l'amener poliment vers la porte; faites de votre fortune l'usage qu'il vous plaira et soyez heureux. Je dois cependant vous certifier encore une fois, pour lever tout scrupule chez un homme distingué comme vous l'êtes, que la source de cette rente est pure et honorable.

Sur le seuil du palier de l'escalier où le notaire avait accompagné M. de Candore, celui-ci s'avisa d'une réflexion assez étrange :

— Monsieur, dit-il, un dernier mot. Cette fortune, qui m'arrive si miraculeusement et d'une manière si subite, pourrait, ce me semble, m'être enlevée aussi

rapidement qu'elle est venue, rien ne me l'assurant...

— Monsieur le duc, répondit le notaire, veuillez me dire ce que vous avez fait pour que cette riche pension vous soit assurée?... Je vous promets, alors, de faire valoir vos droits auprès du donataire ou de la donatrice...

— Ne parlons plus de cela, mon Dieu! s'écria le duc épouvanté du guêpier où il avait failli se fourrer. Adieu, adieu, excellent monsieur Bernin, et mes remerciements sans fin à qui de droit...

— Adieu, monsieur le duc, et au revoir!

M. de Candore descendit l'escalier avec la légèreté du chevreuil qui s'élance

d'un rocher aride dans des prairies riantes et fertiles.

M. de Candore craignait encore de rêver ou plutôt de s'éveiller.

Quand il monta dans sa voiture de remise, le cocher hésita un moment à fermer la portière ; il le crut fou.

Le duc emportait 30,000 francs dans sa poche et sur son cœur !

Revenu dans son cabinet, le notaire vit la porte du parloir entr'ouverte.

M. Robert se montrait à mi corps tout en tenant le bouton par précaution.

— Eh bien ! dit-il. Nous avons commencé par faire le précieux ! du reste, l'hésitation de ce jeune duc prouve encore chez lui une certaine délicatesse, de la hauteur dans ses sentiments... il est

vrai que la richesse du chiffre a fait évanouir jusqu'au dernier scrupule.

Ah ! triste société que la nôtre ! Ah ! puissance infernale de l'argent !...

— Gardez vos réflexions pour tantôt, monsieur, répliqua le notaire; et rentrez bien vite au parloir. J'entends la voix de Bouquetin dans l'antichambre.

— Celui-ci, par exemple, pourrait bien accepter du premier coup, dit M. Robert en refermant la porte.

Un dialogue à haute voix s'était établi dans *l'étude*, la grande pièce qui précédait le cabinet du notaire, entre M. Bouquetin et le clerc principal, un grand jeune homme portant des lunettes bleues, un habit noir et une cravate blanche dès huit heures du matin.

M. Bernin prêta un moment l'oreille à cette conversation.

— Pardieu! monsieur, disait Napoléon Bouquetin, en votre qualité de premier clerc vous devez être l'âme damnée de votre patron et connaître tout ce qui se passe dans son esprit. Pourquoi donc ne pas me dire tout de suite ce dont il s'agit, afin que, prévenu une minute d'avance, je n'entre pas chez M. Bernin, le grand, l'élégant Bernin, comme un écolier qui vient savoir s'il aura la férule ou une tarte aux canfitures.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous assurer, monsieur, reprenait le maître clerc, que...

— Que... répliqua Bouquetin de manière à provoquer l'hilarité des autres

scribes de l'étude, que, vu *que* et attendu *que* vous ignorez *que* ce *que* le patron peut avoir à me dire, et vous maintenez *que* vous n'avez *que* le silence à garder.

— Monsieur! s'écria le maître clerc, votre intention est-elle de m'insulter? Je vous préviens que...

A ce dernier monosyllabe qui tombait là si malencontreusement, un éclat de rire général couvrit la voix du premier clerc, dont l'indignation et la colère montaient au diapazon de la fureur. M. Bernin parut sur le seuil de la porte, et le calme succéda subitement à l'effervescence bruyante de l'étude.

— Voilà, ma foi, un très-beau *quos ego!*... s'écria Bouquetin en saluant le

notaire, il ne vous manque, en vérité, que le trident pour être le dieu des mers, irrité et menaçant ; quant à nous, messieurs, nous sommes les flots.

M. Bouquetin, avec tout l'aplomb qui lui était naturel, se serait livré à l'interminable développement de sa comparaison virgilienne, si le notaire ne l'eût invité de la main à entrer dans son cabinet.

– C'est juste, reprit Napoléon Bouquetin ; mais, je le soutiens encore, cet enragé maître clerc aurait bien dû m'éclairer un peu au sujet de l'invitation que j'aie reçue.

— Monsieur, dit le notaire en refermant soigneusement la porte, mes clercs sont discrets par état et par éducation.

D'ailleurs, vous allez savoir tout de suite dans quel but j'ai eu l'honneur de vous écrire. Mon invitation vous a peut-être un peu surpris...

— Moi, répondit Bouquetin en posant sa canne et son chapeau sur un grand vase du Japon placé sur la cheminée. Moi, surpris! Allons, donc, monsieur Bernin. Le tonnerre tomberait à mes pieds qu'il n'aurait pas le plaisir de m'émouvoir.

— Je n'en doute pas, reprit M. Bernin en souriant.

Et comme il allait lui avancer un fauteuil, il vit l'incroyable Bouquetin s'enfoncer voluptueusement dans le fauteuil magistral placé devant la table de travail comme aurait fait le notaire lui-même.

— Cette place vous convient? demanda M. Bernin.

— Sacrédié! si elle me convient! répliqua Bouquetin. Je ne m'étonne pas que vous ne gagnez, bon an, mal an, cent mille livres de rente, monsieur ; ce fauteuil est miraculeux! Vrai! je me sens devenir savant, prudent, intelligent, sagace, disert, logique et profondément versé dans la rubrique comme doit l'être le premier notaire de Paris, comme vous-même enfin.

M. Bernin s'inclina. Il savait à qui il avait à faire depuis la veille au café de Paris.

— Or ça! reprit Bouquetin, est-ce pour m'engager à déjeuner que vous m'avez invité à passer chez vous? j'adore les

huîtres et les côtelettes à la Soubise.

— Monsieur, reprit le notaire qui voulait abréger l'entretien, il vous est échu une rente annuelle payable par douzièmes.

— Un héritage ! s'écria Bouquetin en se redressant comme si le feu était au fauteuil.

— Je ne reconnais pas là votre impassibilité, dit M. Bernin. Non, monsieur, ce n'est point un héritage, c'est une donation qu'on vous prie d'accepter.

— Ah ! je vois, répondit Bouquetin en se replongeant dans le fauteuil, un mariage, mais elles s'abuseront donc toujours, ces bonnes petites femmes? Je leur ai pourtant dit assez souvent qu'il m'était impossible de les épouser !... Mon

Dieu ! sont-elles entêtées, avec leur hymen rose et blanc ! Eh bien ! non. Je le déclare ici devant notaire, et je suis prêt à signer ma déclaration, non, charmantes persécutrices, vous ne m'enchaînerez jamais. Là ! est-ce clair ?

— Avez-vous fini ? demanda le notaire. Je poursuis. Il ne s'agit pas d'un mariage; mais d'une donation, très-bizarre peut-être, mais sérieuse. Acceptez-vous une rente par douzièmes ?

— J'accepterais plutôt douze rentes payables douze fois par an, monsieur, répliqua l'adorable Bouquetin, pourvu toutefois... car je méprise les gens qui servent la police.

— La police n'a rien à faire chez un

notaire, monsieur. Elle se passe d'actes notariés et enregistrés.

— C'est juste. Alors j'accepte, car je devine la source...

— Vous devinez ?

— Ah! par Dieu! je me suis ruiné pour vingt-quatre ou trente beautés..... quoi d'étonnant que dans le nombre il s'en trouve une ou douze qui mettent à ma disposition ce que je leur ai déjà donné; apparemment pour que mes galanteries leur reviennent. Cela se nomme jeter par la fenêtre pour *ravoir* par la porte. Cette gentillesse que vous m'annoncez vient de ma petite marquise de Baden-Bade ? Je le parie.

— Monsieur! dit sérieusement le notaire.

— Allons ! ce sera ma baronne du faubourg Saint-Honoré ?

— Mais, monsieur...

— Non ?... alors c'est ma sémillante bourgeoise de la rue de Provence qui se donne des airs de duchesse à faire mourir de joie monsieur son époux.

— Encore une fois, monsieur, vous méconnaissez la dignité de mon ministère. Je ne puis m'expliquer sur l'origine de la rente qui vous est offerte ; mais je puis vous certifier que vous pouvez l'accepter en tout bien et tout honneur. Consentez-vous ?...

— A toucher de l'argent tous les mois? mais à moins d'être fou...

— Vous consentez. Ainsi, monsieur, permettez que je remette en vos mains le

premier douzième de la rente payable d'avance. Voici un billet de banque de mille francs.

— Mille francs par mois ! s'écria Bouquetin. Douze mille livres de rente ! eh ! eh ! c'est gentil ! marquise, baronne ou bourgeoise, ou comtesse peut-être, agréez l'expression des sentiments les plus attendris qui puissent fleurir dans le cœur sensible d'un être dévoué, sympathique et reconnaissant, dont toute l'existence fut consacrée à vous prouver que ce rêve charmant appelé la vie...

— Eh ! monsieur ! monsieur ! s'écria le notaire; arrêtez-vous là... et prenez ce billet de banque.

— O homme positif et impitoyable, répliqua Bouquetin, qui essayait de rem-

plir de larmes un ample mouchoir déployé, ô notaire, comme vous me rappelez brutalement, je veux dire magistralement, à la réalité de l'existence ! Oui je prendrai ce billet de banque ! oui je l'accepterai douze fois par an et même vingt-quatre fois si vous le voulez... Oui, je consens, j'acquiesce, j'adhère... je signe et je paraphe même une quittance, notaire honnête homme, mais cruel jusqu'à la fureur.

M. Bernin fut sur le point, deux ou trois fois, de perdre le sérieux qu'il s'obstinait à garder. Il donna le billet de banque à Napoléon Bouquetin, qui, sans l'examiner et le tenant pour bon, le glissa dans la poche de son gilet et boutonna sa redingote par dessus.

— Ouf! dit-il en se levant. Et dire qu'il faudra venir douze fois l'année essuyer la prose positive et désespérante de ce féroce et charmant notaire! Voyons donnez-moi du papier... je vais vous écrire une quittance et d'un fameux style, tel que ma bienfaitrice en pleurera pendant deux nuits...

— La quittance est inutile, monsieur, dit le notaire. J'ai ordre de n'en pas recevoir.

— Oui dà! répliqua Bouquetin. Je ne reconnais pas votre prudence, monsieur Bernin. Et si je revenais dans trois ou quatre jours vous demander *mes mille francs, mon mois, le douzième* de ma rente?

— J'aurai l'honneur, monsieur, de

vous offrir mes compliments, en vous déclarant que je ne vous dois rien.

— Et rien de plus?

— Absolument.

— Au fait! dit Bouquetin en se frappant le front, nous n'avons pas passé d'acte.

— Et nous n'en passerons pas, répliqua le notaire.

— Comment diable! s'écria Bouquetin presque indigné. Vous voulez, monsieur le notaire, que je m'expose aux caprices de..... je ne sais qui? vous voulez que je donne mon conscntement à cette rente sans prendre mes sûretés, attendu que d'un instant à l'autre, si je n'ai pas un acte en bonne forme, on peut me sup-

primer ma rente, me priver de ma propriété, me dépouiller d'un bien...

— Très-légitimement acquis! dit le notaire en riant aux éclats cette fois.

Bouquetin comprit le ridicule de sa prétention ; ou plutôt il sentit que M. Bernin le jugeait parfaitement ridicule.

Revenant subitement sur ses paroles, le drôle ne voulut pas laisser une impression aussi dangereuse pour sa réputation d'*homme charmant* dans l'esprit du notaire. Il lui tendit la main et lui dit de la meilleure grâce du monde :

— J'espère, cher notaire, que vous n'avez pas pris au sérieux cette boutade. Agréez, au contraire, mes remercie-

ments, je serai exact à venir vous voir tous les mois. Adieu, et dites à ma providence que ce qu'elle fait là est un beau trait et qu'elle ne se lasse jamais de ce rôle séduisant. Il y a tant de charmes à donner !

— Et il en coûte tant de recevoir quelquefois ! ajouta M. Bernin.

— Ah ! méchant ! répliqua Bouquetin en décoiffant de son chapeau le vase du Japon de la cheminée.

— A propos, reprit-il avant de sortir du cabinet, avec qui diable soupiez-vous hier au café de Paris ?

— Avec un ami, un confrère de province, répondit avec calme et présence d'esprit M. Bernin.

— Vraiment! Eh bien! ajouta Bouquetin, vous lui direz qu'il a une fameuse boule, au confrère.

— Comment cela? je ne comprends pas, monsieur...

— Quelle tête! s'écria Bouquetin, à première vue je l'aurais pris pour un chef de brigands calabrais, quel œil! quel regard... on dirait la flamme d'un coup de pistolet... et puis quel profil de camée! adieu, charmant notaire, mille compliments au confrère..... diable d'homme, va!

M. Bouquetin enfonça son chapeau sur la tête, releva sa canne comme un sous-officier portant sa carabine, et com-

posant son pas, il traversa l'étude avec une attitude toute martiale.

Quand il passa devant le maître clerc, qui déjà s'était dressé pour le bien recevoir, il porta la main droite à la hauteur de l'œil, accompagnant ce salut militaire de ces paroles :

— Je me nomme Napoléon Bouquetin, mon brave, et je suis à vos ordre à l'épée ou au canif, au pistolet ou à l'allumette chimique... à pied ou à cheval, toujours prêt à vous donner satisfaction au sujet des adorables *que* que j'ai eu l'indiscrétion de vous dérober. Adieu, mon brave.

M. Bernin accompagnait jusqu'à la porte l'incroyable Bouquetin, l'étude tout entière, même le premier clerc, se

livra à un accès d'hilarité que la présence du roi lui-même n'aurait pû contenir.

Le notaire se hâta de rentrer dans son cabinet.

V

Très-heureux, très-étonnés. Suite du cabinet de M. Bernin.

SUITE.

M. Robert était sorti du parloir.

Le notaire ne put se défendre de sourire en souvenir de la comparaison du chef de brigands calabrais.

Cependant, il faut l'avouer, le visage de M. Robert, quoique empreint d'une

expression incroyable d'énergie, était la vivante image de la bonté s'alliant à la fierté.

Quant à son regard, Bouquetin avait dit vrai, ce regard était de feu.

M. Bernin venait deux fois de remplir, avec une rare intelligence, les intentions de son ami.

Deux des acteurs, choisis par M. Robert, avaient accepté leurs rôles avec enthousiasme, et il était probable qu'ils les rempliraient admirablement au moment de l'action.

Aussi la figure de M. Robert exprimait-elle une vive satisfaction.

Tendant la main au notaire :

— Courage, lui dit-il, tout cela va à merveille ! Mais convenez que le drôle

est d'une originalité impudente à laquelle vous ne vous attendiez guère. Ce type, un peu exagéré peut-être, résume à mes yeux toute cette classe de viveurs à qui l'argent ouvre la région des jouissances sensuelles et qui se ruent avec fureur dans cet eldorado tant convoité. Bouquetin a des appétits gloutons ; je lui donne peu d'argent... probablement, il ne fera encore que trop de mal avec cela. Quant au duc, j'espère encore en lui... il est possible qu'après les premiers enivrements d'une grande fortune tout à coup survenue, son esprit s'élève et son âme se laisse gagner par les séductions adorables du bien. Avec tout ce que je lui mets entre les mains, quelle vie magnifique il pourrait se faire et de

combien d'heureux il pourrait s'entourer ! Nous verrons. Il vous reste, mon cher notaire, à parler à l'artiste. Voici une nature délicate, mais sauvage ; une belle intelligence, mais hautaine ; une âme sensible, mais orageuse... Vous savez ce que vous avez à lui proposer. Je lui donne bien peu !... j'améliore à peine sa position !... mais c'est précisément dans la souffrance que je veux surprendre les instincts d'Olivier. Un vaillant soldat se montre d'autant plus que l'action où il est engagé est terrible. Nous verrons faire l'artiste ou le poëte, car à mes yeux c'est la même chose ; c'est toujours l'ouvrier sublime luttant avec le rude labeur de l'intelligence contre l'indifférence ou les antipathies d'une société futile,

égoïste, grossière et souvent impitoyable.

A tout cela, M. Bernin ne répondait que par une approbation muette relevée par le regard ou par le geste.

Tout à coup, il fit trois pas vers M. Robert, et lui indiqua la porte de retraite.

La double porte du cabinet donnant dans l'étude allait s'ouvrir.

M. Bernin venait d'être averti par un coup de sonnette.

Il était seul, le dos appuyé contre le marbre de la cheminée, lorsqu'un jeune homme, d'une physionomie douce, mais animée, d'une mise bien modeste, entre dans le cabinet : c'était Olivier.

Le fidèle Tiberge, qui l'avait accompagné, était resté, par discrétion, sur le trottoir de la rue de la Paix.

— Soyez le bien venu, dit le notaire au jeune peintre, et veuillez croire, monsieur, que, si mes occupations me l'avaient permis, je me serais rendu chez vous.

Olivier s'inclinait, ne comprenant rien à ces rares prévenances.

Quand il fut assis, il vit le notaire prendre un papier sur sa table de travail et lire rapidement quelques lignes.

— C'est bien cela, reprit M. Bernin. Vous vous nommez Olivier, n'est-ce pas, monsieur? Vous êtes peintre et vous habitez Paris depuis deux ans? Votre talent (ne rougissez pas), votre talent est encore bien méconnu; vos travaux vous rapportent bien peu de chose, mais persévérant avec une noble énergie dans la

voie que vous avez prise, la voie de l'art sévère, l'art élevé, vous bravez toute souffrance, vous domptez la défaillance du découragement, l'œil fixe au but et la main à l'œuvre toujours. Vous voyez, monsieur, que j'ai sur vous les renseignements les plus exacts, absolument comme un officier de police.

— Avec cette différence, monsieur, reprit Olivier dont le front s'était éclairé d'un beau rayon de sérénité, avec cette différence qu'un officier de police m'aurait déjà blessé vingt fois par la dureté de son langage, tandis que vous n'avez pas prononcé une parole qui n'ait été un encouragement ou une consolation.

— Je vous remercie, monsieur, dit M. Bernin, d'interpréter ainsi mes pa-

roles. Oui, je l'avoue, un artiste de cœur et de talent est assuré de toute mes sympathies. Venons au fait, au but de mon invitation. Parmi mes clients, il en est un qui protége les arts avec une rare délicatesse. Il paraît, monsieur, qu'il a une haute opinion de vos mérites. Il m'a chargé de vous voir et de vous proposer de lui céder au prix de mille francs un petit tableau de genre, à votre choix, une de ces toiles qui restent sans valeur commerciale au fond de votre atelier. Voyez, monsieur, si la proposition vous est agréable.

Olivier devint sérieux, et, baissant les yeux, il répondit au notaire avec une suprême dignité :

— Une toile à mon choix : une de ces

toiles sans valeur commerciale, oubliées au fond d'un atelier ?.. Ceci, monsieur, ne ressemble-t-il pas à un secours ?... à une aumône ?...

— Oh ! monsieur, reprit vivement M. Bernin, vous méconnaissez les intentions de mon client.

— Mais, monsieur, dit le peintre, comme je vends encore à très-bas prix mes meilleures toiles, je suis étonné que l'on veuille bien m'offrir mille francs d'un petit tableau sans valeur. J'en ai un en ce moment que j'ai l'*outrecuidance* d'estimer mille écus et que je serais très-heureux cependant de céder à mille francs comptant, ayant un extrême besoin de cette somme aujourd'hui.

— Votre tableau vaut mille écus, mon-

sieur, mon client n'est pas dans l'intention de mettre cette somme, en ce moment, à l'acquisition d'un tableau, sans cela il vous l'offrirait. Voyons, revenons à nos moutons; acceptez-vous ce que j'ai proposé?

— Si du moins, reprit le peintre, monsieur votre client voulait se donner la peine de venir choisir dans mon atelier ce qui lui serait agréable...

— Eh! monsieur, s'écria M. Bernin, vous poussez la délicatesse aux extrêmes limites du scrupule! Mon client s'en rapporte pleinement à votre probité et à votre goût; il est convaincu que vous lui livrerez pour mille francs ce qui vaut cette somme. Il croit même faire une bonne affaire en vous laissant libre de

choisir vous-même parmi vos toiles celle que vous lui céderez.

— Fort bien ! dit Olivier avec beaucoup de calme. J'aurais tort de refuser ce qui m'est offert avec tant de délicatesse.

M. Bernin prit un billet de banque dans un grand portefeuille en maroquin vert et il le présenta à Olivier.

— Voulez-vous que je reçoive d'avance le prix de mon tableau?

— Vous obligerez mon client, répondit le notaire.

— Permettez, monsieur, dit Olivier, qu'avant de me décider à cela, je prenne conseil d'un ami qui a toutes mes confidences et qui, vivant beaucoup plus que moi dans le monde, connaît les conve-

nances bien mieux que moi. Tenez, monsieur, vous pouvez, en vous approchant de la fenêtre, l'apercevoir sur le trottoir. Il m'attend ; il se nomme Tiberge...

— Tiberge ! dit M. Bernin en souriant avec aménité. Ce nom-là rappelle un des plus beaux livres du siècle dernier ; *Manon Lescaut*. Je crois au dévouement de votre ami Tiberge, monsieur ; et je fais des vœux bien sincères, d'un autre côté, pour que vous ne deveniez jamais ce que fut le chevalier Desgrieux... si follement heureux d'abord, si à plaindre plus tard !

Olivier avait rougit et pâli coup sur coup.

Il était de ceux qui croient aux pres-

sentiments; les dernières paroles du notaire le troublaient étrangement.

M. Bernin avait appelé un de ses clercs et lui avait donné l'ordre d'aller inviter M. Tiberge à monter.

Quelques minutes après, l'ami d'Olivier entrait dans le cabinet du notaire.

M. Bernin le reçut avec une politesse affectueuse et voulut lui expliquer lui-même tout ce dont il s'agissait.

— Vous êtes arbitre entre nous, monsieur, lui dit-il. Voyons, prononcez; on vous dit très-bon casuiste en matière de loyauté.

Tiberge, que nous connaissons déjà avait une de ces bonnes physionomies qui préviennent si favorablement en leur faveur.

Artiste comme Olivier, il avait comme lui la passion de son art; mais, mieux que son ami, il en comprenait les exigences de position, les nécessités de la vie ; il comprenait parfaitement l'esprit et la lettre de cette loi inexorable du positif qui veut, dans le milieu social où nous vivons, que l'indépendance et la fierté de l'artiste se plient à tout ce que l'on nomme les *circonstances*.

— Monsieur, dit-il au notaire, je suis d'avis que mon ami accepte les mille francs qu'on lui offre, et je me charge, moi, de choisir dans son atelier un tableau pour votre honorable client.

— Voilà qui est jugé comme aurait fait Salomon, reprit M. Bernin en remettant le billet de banque à l'heureux pein-

tre. Je dois ajouter, monsieur, dit-il encore, que mon client est dans la ferme intention de vous adresser la même offre, par mon ministère, l'année prochaine.

— Ah! ah! s'écria Tiberge avec une charmante expression de joie, c'est comme une rente de mille francs par an pour notre grand peintre. Mordieu! j'en suis ravi... c'est le prix du loyer du logement y compris l'atelier! Allons! allons! monsieur l'intraitable, consentez et acceptez... dans la somme de vos ennuis, de vos chagrins, c'est un beau chiffre à effacer.

— Dans tous les cas, reprit Olivier, vous savez bien, cher Tiberge, que, pour

cette année, il ne faudra pas trop compter sur ce revenu.

— Ah ! j'oubliais ! dit Tiberge. Hélas! oui, monsieur le notaire, nous avons aujourd'hui dans la tête deux grains de folie. Nous cherchions à tout prix à nous procurer précisément la somme qui nous arrive du ciel par votre aimable intermédiaire pour partir demain matin. Notre cœur a déjà pris le devant ; en ce moment il voyage sur la route de Paris à Arles... Nous sommes éperduement épris, sur parole, sur un *dit-on* de la plus séduisante fille qui jamais ait monté de son petit pied l'escalier de Saint-Trophime et touché de sa main arabe ou phocéenne l'eau du Rhône. Il me semble, monsieur le notaire, que nous avons

eu l'honneur de vous rencontrer hier au soir au café de Paris... Vous avez sans doute entendu le récit merveilleux d'un certain régisseur de théâtre...

— Je vous comprends, monsieur, dit M. Bernin. M. Olivier est parfaitement libre de ses actions, et si le prix de son tableau lui procure le bonheur de voir un beau et rare modèle, tant mieux. Le prochain salon y gagnera une toile remarquable de plus.

— Je sais gré à monsieur Bernin de deviner ainsi ma pensée, reprit Olivier. Je vais à l'extrémité de la Provence pour copier l'idéal figure que j'ai souvent rêvé. Mon ami Tiberge m'accompagnera.

— Mais je suis peu interressé dans ce

pèlerinage, moi! dit Tiberge. Je n'ai aucune pensée de cœur ,aucune arrière-pensée...

— Il en est tant d'autres qui conspirent contre le repos et peut-être l'honneur d'une douce et noble créature, reprit Olivier, qu'elle n'aura pas trop de deux protecteurs dans l'occasion.

— Comment, monsieur! dit M. Bernin, cette charmante méridionale, ce type de beauté et de grâce dont on parlait hier au café de Paris...

— Eh! bien, monsieur, répliqua Olivier dont les regards flamboyaient, cette jeune fille, rencontrée par hasard par un recruteur d'Opéra, un embaucheur de coulisse, est déjà le but de cinq ou six convoitises, toutes plus ou moins gros-

sières... Vous avez été témoin du défi qui s'est engagé entre le duc de... Candore et moi ? Fort bien. J'ai su ce matin même que trois ou quatre *lions* allaient partir pour la Provence. Quant au régisseur de l'Opéra, il a déjà obtenu de pleins pouvoirs et il va prendre le chemin de fer d'Orléans pour regagner Lyon et le bateau à vapeur.

— Et vous, monsieur Olivier, reprit le notaire ; avec vos vingt-deux ans, votre imagination ardente, votre âme passionnée, vous voulez devenir le tuteur dévoué mais désintéressé de cette belle et irrésistible jeune fille ?

— Oui, monsieur, dit l'ardent jeune homme.

— Vous en avez pris l'engagement sérieux avec vous-même.

— Avec moi-même et avec mon honneur.

— C'est superbe ! reprit le notaire.

— Mais vous n'y croyez pas, répliqua Olivier.

— Monsieur, dit M. Bernin, je vous crois très-sincère et très-convaincu en ce moment.

— Allons, Tiberge ; allons, reprit avec une animation surprenante le jeune peintre ; partons ce soir même pour le Midi et venez être témoin de ce que peut un homme de cœur, un artiste qui a épuré et fortifié son âme dans la souffrance contre cinq ou six fats pervertis par la fortune.

Tiberge et Olivier prirent congé du notaire et se jetèrent, en sortant de chez lui, dans une voiture de place pour regagner leur logis.

— A peine avaient-ils quitté la maison, que M. Robert, sortant une bonne fois de sa retraite, s'avança rapidement vers le notaire et lui prit les mains avec une surprenante vivacité.

— Oui ! oui ! s'écriait-il. Ce noble enfant tiendra parole... je ne me trompe jamais à l'accent de la voix dans les moments de lyrisme de l'âme, à l'expression du regard, à la spontanéité du geste ; j'ai entendu et j'ai vu Olivier vous parlant de Sylvanie ! Monsieur Bernin, mettez de l'ordre dans mes papiers, je

vous prie. Demain matin ma chaise de poste sera sur la route du Midi.

— Et vous aussi ! s'écria le notaire. Or, ça, mais, c'est donc une émigration générale ! Comment ! parce qu'un bavard de régisseur s'est évertué à faire le portrait, très-flatté peut-être, d'une charmante petite fille que le hasard lui a montrée à deux cents lieues d'ici, dans une ferme, je ne sais où, ne voilà-t-il pas toutes les têtes qui tournent ? jeunes et vieux, riches et pauvres, viveurs, artistes, aristocrates, philosophes mêmes (et vous êtes de ceux-là) tous n'ont plus qu'une pensée, un seul but, une seule et unique affaire ! Eh ! bien ? que deviendraient donc les intérêts de tant de familles si la folie me gagnait aussi, moi ? Me

voyez-vous courant après la petite Provençale et laissant mes clients se morfondre sur les chaises de mon étude! Monsieur Robert, vous avez aussi de graves affaires qui vous doivent tenir à Paris. Nous sommes à peu près du même âge ; nous avons, je crois, éprouvé ce que valent toutes les chimères, même les plus charmantes... croyez-moi , restons, j'ai accepté votre souper hier soir, acceptez le mien aujourd'hui. Entre deux bouteilles d'un vin cacheté sous le consulat d'Opimius, nous parlerons d'Horace que vous aimez et que vous comprenez en vrai poète.

— J'accepte le souper, mon cher, mon aimable notaire, reprit M. Robert et demain matin, au point du jour, je parts

pour la Provence... Sauf à revenir dans huit, dix, trente, quarante jours, selon les péripéties du drame joyeux ou terrible, que l'on va jouer sur les rives du Rhône.

M. Robert quitta le notaire de la rue de la Paix en lui promettant d'être exact au rendez-vous du soir, très-affriandé sans doute par les deux bouteilles du consulat d'Opimius.

VI

Le salon de M. le duc de Candore.

Il arrive souvent, chez les organisations délicates, qu'un ébranlement général dans le système nerveux, une sorte de fièvre intermittente, succède à la nouvelle imprévue d'un grand bonheur arrivé subitement.

Après les vives émotions de ce pre-

mier jour de fortune, M. de Candore ne put fermer l'œil de toute la nuit.

Son domestique, le seul qui lui était resté fidèle depuis sa ruine, le crut malade et plusieurs fois il fut sur le point d'aller chercher un médecin.

Le duc Charles passa la nuit à se promener dans son appartement qu'il avait fait éclairer comme pour une réception.

Il vit les premières lueurs du jour irriser le ciel.

Bientôt les rayons solaires vinrent dorer les cheminées monumentales du château des Tuileries et illuminer les cîmes vert tendre des grands marronniers du jardin.

Des tourterelles s'élevant des massifs

reprirent leur vol circulaire autour des sommets verdoyants; toutes les vitres des plus hautes fenêtres de la rue de Rivoli, humides de rosée, brillèrent tout à coup d'un joyeux éclat.

Jamais, le jeune duc n'avait salué l'aurore, cette déesse rose et blanche, avec plus d'enthousiasme.

Le sentiment qui le dominait tenait à la fois de la joie et de l'attendrissement.

Depuis la veille, M. de Candore s'était réconcilié avec la vie, avec toute la nature.

A peine huit heures venaient-elles de sonner à l'horloge du château, que le duc recevait déjà, par les mains de son domestique, une quantité de lettres ap-

portées chez lui dès la veille ou dès le grand matin.

Il prit toute cette correspondance, sourit un moment, et la jeta comme un jeu de cartes sur la console du salon sans vouloir décacheter un seul de ces billets pour la plupart parfumés, armoriés, les plus jolis papiers du monde.

— Fort bien! dit-il. Le joyeux printemps de ma fortune est revenu... voici les hirondelles de retour. Nous lirons cela un peu plus tard, allons nous reposer.

Il sonna son domestique et lui donna quelques ordres.

Rentrant dans sa chambre, il se coucha très-philosophiquement sur une chaise longue, et s'endormit bientôt du

sommeil des héros, absolument comme Alexandre, César, le grand Frédéric ou Napoléon, la veille d'une bataille.

Cependant, vers les dix heures, la sonnette de l'appartement de l'heureux duc commença à carillonner.

C'était, à chaque instant, une nouvelle lettre ou un visiteur.

Le domestique, le fidèle Georges, ne comprenait vraiment rien à tout ce concours, à cet empressement inoui et si nouveau.

Depuis près de quinze mois, le modeste appartement où son maître s'était réfugié, rue de Rivoli, n'avait été visité que par un petit nombre de gens, amis de M. de Candore, ou plutôt se disant

ses amis quand ils n'étaient pas ses créanciers.

Georges avait fort judicieusement remarqué, en outre que, depuis son installation dans le logement de la rue de Rivoli, au quatrième étage, son maître paraissait avoir renouvelé entièrement le personnel de ses connaissances.

Georges ne pouvait citer parmi les nouveaux amis de M. de Candore un seul personnage appartenant à cette grande et charmante compagnie que le duc était habitué à recevoir lorsqu'il possédait encore un des plus jolis hôtels du faubourg Saint-Honoré.

— Tudieu ! disait-il en flairant un billet d'un parfum plus aristocratique encore que tous les autres, quel renais-

sance! Mon maître doit certainement être à la veille de contracter quelque riche mariage qui remontera *nos* affaires... Je connais tout ce beau monde; il ressemble aux abeilles qui se ruent avec délices sur les nouvelles fleurs d'un jardin. Mais M. le duc a gardé le secret envers moi; c'est mal! je me plaindrai, j'en ai le droit. Décidément, tout grand seigneur est ingrat dans l'occasion.

Georges en était là de ses réflexions physiologiques, lorsqu'un coup de sonnette d'une incroyable énergie vint ébranler tous ses nerfs.

Il courut à la porte et se trouva en face de M. Trapillon, que nous connaissons déjà.

— Du moins, se dit-il à lui-même,

celui-ci n'est pas sur la liste des émigrés.

C'est ainsi que Georges nommait les anciens amis de son maître, ceux que le vent de la ruine avait éloignés de lui.

M. Trapillon avait le teint plus enluminé qu'à l'ordinaire; son œil brillait d'un éclat vif et doux, et le sourire entr'ouvrait ses lèvres.

La toilette du matin de M. Trapillon, ce jour-là, indiquait un jour de fête.

L'abondante chevelure du régisseur était frisée avec une recherche inouie; une large épingle de rubis étincelait sur une cravate de satin noir, qui miroitait encadrée d'un gilet de piqué blanc parsemé de petites fleurs bleues.

M. Trapillon portait un élégant paletot de drap gris-souris orné d'une passementerie soyeuse; il avait à la main une de ces petites cannes à pomme d'ambre et tellement courtes qu'on les prendrait pour des tuyaux de pipe.

Mais, chose caractéristique, emblème d'un hymen probable, M. Trapillon avait orné sa boutonnière de deux roses et de deux camélias.

Georges crut voir en lui un des garçons de noces de M. le duc.

— Eh bien! eh bien! s'écria le plus jovial des régisseurs en forçant le passage que le domestique avait tenté de lui refuser, et ce cher duc, ce cher ami, où est-il donc, que je le presse sur mon cœur?

— M. le duc dort, monsieur, répondit Georges.

— Il dort !... il peut dormir ! Georges, votre maître est un homme supérieur ! mais je m'installe ici ; je veux attendre son réveil... je veux être le premier... la nouvelle m'a été donnée ce matin à sept heures, par un de nos amis communs.

— La nouvelle ? dit Georges, qui hésitait à paraître étranger à ce qui était survenu.

— Sans doute, reprit M. Trapillon ; la grande nouvelle...

— Ah ! oui, répliqua Georges, l'heureuse nouvelle.

— Heureuse ! dit le régisseur en passant dans le salon pour s'asseoir dans le

meilleur fauteuil, heureuse ! Ah ! je le crois pardieu bien, mon ami, c'est à en crever de joie ! Tenez, moi, je ne me possède plus.

— L'affaire est donc belle ? se hasarda de demander le fidèle Georges.

— Dites ma—gni—fi—que, mon cher! répliqua M. Trapillon d'un ton magistral. Quatre cent mille livres de rente au moins... sans compter l'avenir.

— Diable ! dit Georges en regardant involontairement la porte de la chambre où son maître reposait, et le caractère, la naissance !

M. Trapillon jetait un regard de surprise et presque de dédain sur le domestique, lorsqu'un coup de son-

nette retentit à la porte d'entrée Georges accourut

Un chasseur se présenta une lettre à la main.

— Pour M. le duc de Candore, dit-il, de la part de madame la marquise de Pavanoix. Il y a une réponse.

— M. le duc dort.

— Madame la marquise attend M. le duc pour déjeuner à midi.

— C'est bien! dit le chasseur en se retirant...

— Oh! oh! reprit Georges en causant avec lui-même, voilà notre *tendre* cousine, la vieille marquise millionnaire, qui nous invite à déjeuner! Elle met de l'intervalle dans ses invitations; il y a

quinze mois que nous n'avons entendu parler d'elle.

Deux jeunes gens succédèrent au chasseur. Il fut impossible de les empêcher d'entrer.

— Allons donc ! s'écria le plus jeune, est-ce que l'on dort quand cinq cent mille livres de rente vous tombent sur la tête ?

— Cinq cent mille livres de rente ! s'écria M. Trapillon. Je me trompais donc ? je volais mon ami de cent mille livres par an ! tudieu !

Les deux jeunes gens, inconnus du régisseur, prirent M. Trapillon pour quelque homme d'affaire, un notaire, peut-être, venant recevoir les ordres de M. de Candore.

Ils le saluèrent avec circonspection.

Ces charmants dandys n'étaient autres que deux cousins du duc Charles, au troisième degré, il est vrai, mais qui, depuis la veille, voulaient absolument être ses cousins germains. Ils allaient et venaient dans les salons, regardant chaque objet avec curiosité, avec un peu de surprise mais aussi avec un intérêt marqué, comme des gens qui, pour la première fois, visitent l'appartement d'un parent qu'on retrouve après de longs mois d'absence.

Du reste, ces deux jeunes gens étaient charmants par la distinction de leur figure et par leurs manières excellentes.

Il y avait même en eux une réserve, une dignité, une sérénité, quelque chose

de précieux et d'affable en même temps.

M. Trapillon ne les ayant jamais aperçus à l'Opéra les crut étrangers, arrivés de la veille.

— Messieurs, dit-il, vous paraissez aussi heureux que moi du bonheur de notre cher duc.

Les deux jolis jeunes gens répondirent par une légère inclinaison de tête et par un regard souriant.

— J'ai pour le duc une affection dévouée, ajouta Trapillon. Il y a longtemps que nous nous connaissons... Ah! ah! nous nous sommes vus dans certaines occasions où il faisait *fort chaud*, comme disait Molière.

— Vraiment? ajouta un des deux jeunes gens.

— Ce cher ami n'écoutait pas toujours mes conseils... reprit Trapillon.

— Et il avait tort! dit l'aîné des jeunes gens d'un air gourmé. Les conseils de monsieur ne pouvaient être qu'excellents.

— Ma foi, messieurs, ils étaient du moins sincères.

— Ah! la sincérité, reprit le joli et prudent jeune homme, elle est si rare aujourd'hui! Enfin, notre cousin, après bien des malheurs, va mener une vie nouvelle... ses bons amis lui restent.

— Oui, ses bons amis et je me mets au premier rang, messieurs.

— Désormais il ne reverra que la bonne compagnie, ajouta le cadet de famille.

— Il verra toujours la joyeuse compagnie, dit Trapillon. C'est un charmant caractère.

L'aîné des deux cousins attira son frère dans l'embrasure d'une fenêtre et lui fit part à voix basse de quelques réflexions.

— Ah! vous croyez ? répondit celui-ci, c'est possible... du reste, dans le notariat comme dans la robe, on compte beaucoup de personnages très-facétieux.

— Mon frère, reprit l'aîné d'un air composé, c'est là un des malheurs de notre temps.

Onze heures et demie sonnaient.

Georges, toujours à la porte d'entrée, recevait billet sur billet, cartes, lettres, petits mots au crayon, petits souvenirs

et grands compliments sur papiers rose, vert, blanc satiné, blanc irrisé de bleu tendre; enfin des amabilités écrites de tous les styles et de toutes les couleurs.

Tout à coup M. Trapillon et les deux petits cousins entendirent un son de voix de femme, le plus enchanteur du monde.

Georges avait beau assurer que son maître dormait, on n'y croyait pas, on voulait forcer jusqu'à la porte de la chambre à coucher.

— Quelle mauvaise plaisanterie! dit une ravissante personne en glissant sur le parquet comme une sylphide. Est-ce que je n'ai pas tous les droits du monde d'entrer ici, chez le duc Charles, mon vieil ami?

Or, la belle personne qui parlait ainsi n'avait pas vingt-cinq ans.

Elle était d'une élégance de bon goût à faire tourner les meilleures têtes.

Jamais toilette du matin, au printemps, n'avait été mieux choisie.

A quoi bon la décrire? qui de nous ne se fait une idée de ce que peut-être une des plus séduisantes femmes de Paris en costume du matin quand elle a bien envie de plaire.

Un homme âgé suivait Argine (c'était bien elle en effet), cet homme dévoué, vous l'avez nommé, n'est-ce pas? c'était le baron, portant une ombrelle, un bouquet et un petit chien.

Le baron Tulipano, marquis de Faënza, avec tous ses attributs galants.

M. Trapillon qui avait reconnu Argine dès le premier mot qu'elle avait dit à Georges, s'était levé et il était allé la recevoir sur le seuil de la porte du salon.

— Ah! belle dame, s'écriait-il, que c'est bien à vous! venez, venez... le bonheur attire la grâce, la beauté... venez, mademoiselle.

Et il l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'au canapé sur lequel Argine s'assit avec la grâce et la dignité d'une altesse royale.

Les deux charmants jeunes gens ouvraient deux grands yeux, ne sachant trop dans quelle catégorie sociale il fallait classer la nouvelle venue qu'on appelait *belle dame* et *mademoiselle.*

Dans ce cas-là, ils firent comme tous les gens embarrassés; ils prirent le parti d'être polis, d'accepter le rôle d'observateurs et de saluer la belle personne qui déjà les avait honorés d'un regard adorable.

Argine savait son monde.

Elle rendit le salut avec une dignité et une grâce pudique inimitables.

— *Ma* il dort véritablement ! demanda le baron.

— Oui, monsieur le baron, répondit le régissseur. Comprenez-vous cela ?

— Je le reconnais-là ! reprit Argine. C'est un esprit élevé et un noble cœur. Il voit avec indifférence les faveurs et les rigueurs de la fortune.

— Çarmante ! dit le baron.

Les deux jeunes gens en voyant un homme titré et portant à la boutonnière une petite plaque d'or d'où pendaient plusieurs ordres étrangers, s'approchèrent de M. Tulipano de Faënza, et lièrent conversation avec lui.

Ils finirent par lui demander avec toutes les précautions possibles qui était la charmante personne qu'il accompagnait.

— Vous ne la reconnaissez pas, messieurs, dit le baron enchanté de la surprise qu'il leur préparait. Vous ne l'avez donc zamais vue?

— Jamais, répondit le plus jeune des dandys, et c'est un vrai malheur pour nous, monsieur.

— Eh bien! mes zeunes amis, vous voyez devant vous une reine.

— Une reine! s'écria l'aîné.

— J'entends, dit le cadet. Sa majesté voyage incognito.

— Mais, comment une reine se trouve-t-elle chez mon cousin? ajouta judicieusement l'aîné des jolis jeunes gens.

— Oui, voilà! reprit l'autre. Du reste, monsieur le baron est sans doute son chambellan?

M. le baron allait prendre la parole et donner de merveilleuses explications, lorsque huit ou dix personnes, des jeunes gens pour la plupart, entrèrent dans le salon avec empressement, chacun d'eux cherchant de tous côtés le maître du logis.

— Où est-il ?

— Ce cher cousin, ne le reverrons-nous pas !

— Comment peut-on dormir le lendemain d'une si brillante fortune ?

— Il faut forcer la porte ; il faut forcer le cher duc à se montrer.

— Ah ! quel ingrat ! ne pas vouloir de nos compliments !

Tels étaient les aimables reproches, les délicieux propos de cette joyeuse compagnie.

M. Trapillon, que personne ne connaissait et que tout le monde prenait pour un notaire, était accablé de questions.

— Mais, enfin, disait un homme titré, jeune encore malgré ses cheveux blancs,

mais enfin, monsieur, de qui donc mon neveu a-t-il hérité? où sont situés les immenses domaines dont il est devenu propriétaire, ce cher enfant que j'ai toujours aimé ?

Des groupes se formaient autour du régisseur dont l'aplomb et la verve ne se démentaient pas dans cette belle occasion.

M. Trapillon avait commencé à donner des explications, et déjà il ouvrait un cours de géographie pour démontrer la véritable situation topographique des douaires princiers situés en Allemagne, dont le duc venait de recevoir l'investiture par la mort d'une vieille margraviène, duchesse et princesse de nombreux fiefs, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants.

Un jeune homme, d'une mise typique comme élégance, d'une belle tournure, et portant une magnifique barbe blond-doré, tirant sur le roux, parut tout-à-coup et salua la compagnie avec une désinvolture, une aisance, une assurance admirables.

A son air superbe, à ses manières cavalières, à son regard altier et rayonnant, Argine et le régisseur reconnurent sur le champ ce lion prodigieux nommé Napoléon Bouquetin.

Lui aussi avait un bouquet à la boutonnière ; lui aussi appelait à haute voix le *cher duc* son meilleur ami.

On fit cercle autour de lui.

Il s'annonçait comme ayant visité, dans le cours de ses voyages, la seigneurie

de Weissembourg, au-delà du Danube, et voisine de la Theill, dans le royaume de Hongrie, et le margraviat Tchernovine, en Moravie; magnifiques domaines appartenant à la duchesse douairière de Lichtemberg, morte dans son château de Weissembourg depuis trois semaines et qui avait, par testament, institué héritier de tous ses biens l'heureux duc de Candore, son petit neveu par les femmes.

A ces paroles si précises et prononcées avec cet imperturbable aplomb d'un homme très-sûr de son fait et qui a *vu*, *de ses yeux vu,* il y eut explosion d'assentiment général.

Tout le monde parut respirer plus à l'aise, grâce aux explications péremptoires données par le nouveau venu à

qui chacun s'empressa de venir offrir des compliments et des remerciements.

M. Trapillon lui-même ne douta pas un instant que cet incroyable Bouquetin n'eût visité les seigneuries échues à M. de Candore, en Hongrie et en Moravie.

Quant au baron Tulipano, il assura, comme confirmation aux explications données, avoir chassé dans les forêts du margraviat de Tchernovine, à son retour du congrès de Laybach, et avoir passé trois jours, en compagnie de plusieurs diplomates, au superbe château de Weissembourg, dans le royaume de Hongrie, à quelques lieues de Tokay.

Sur ce, Napoléon Bouquetin crut devoir tendre les bras à l'excellent baron

qui venait de donner tant d'authenticité à ses paroles.

Ces deux nouveaux amis s'embrassèrent cordialement; ce qui n'empêcha pas le noble ex-diplomate, après une si touchante accolade, de demander à Bouquetin de lui apprendre le nom de celui qu'il venait d'avoir l'honneur d'embrasser.

— Eh! cher baron, reprit celui-ci. Je croyais que nous nous connaissions intimement.

Rappelez-vous cet heureux pierrot qui, au dernier bal de l'Opéra, eut le suprême avantage de retrouver votre nez tombé au milieu de la foule et de vous le rendre sain et sauf.

— Ah ! per Baccho ! exclama le baron;

c'est vous, excellent ami; vous, à qui zeus le bonheur d'offrir à souper et qui fûtes çarmant pour la çarmante? Ze remets votre visage... la farine pàlit horriblement.

Et une nouvelle accolade vint sceller cette amitié dont un nez perdu et retrouvé avait été la cause première.

Toute la belle compagnie prit une part très-sincère à un incident aussi heureux qu'inattendu.

Mais chacun, cependant, commençait à perdre patience et on parlait déjà d'ouvrir de force la porte de la chambre où l'héritier, huit ou dix fois millionnaire, s'obstinait à dormir, lorsque Georges annonça d'une voix éclatante :

— Madame la marquise de Pavanoix !

Sur le seuil de la porte apparut une femme de quarante-huit ans environ, d'une corpulence somptueuse et dont la toilette, aussi riche que le permettait l'heure de la journée, annonçait une de ces grandes dames opulentes qui honorent le faubourg Saint-Germain.

La marquise était dotée par la nature d'un embonpoint du meilleur aloi ; et, par l'éducation, des plus nobles manières.

Veuve depuis quelques années, elle n'avait nullement renoncé à ces succès du monde qui présagent un second mariage, comme les boutons d'avril présagent les fruits de l'autqmne.

La marquise prenait un soin extrême de sa précieuse personne.

Deux médecins veillaient sur cette santé florissante, mais qu'une sensibilité trop vive pouvait altérer d'un jour à l'autre.

Aux précautions hygiéniques venait se joindre le concours de l'élégance, cette jeunesse artificielle qui combat victorieusement les méchancetés du temps.

Madame de Pavanoix tenait à la mode, non par vanité (elle avait des principes religieux très-prononcés), mais par ce respect du rang et de la position qui veut qu'une grande dame, encore jeune, donne l'exemple d'une noble tenue.

D'ailleurs, dépenser beaucoup d'argent pour la toilette, était une manière charmante de faire de la charité en faveur de la classe ouvrière, et, en cela,

nous sommes parfaitement de l'avis de madame la marquise.

A la vue de la brillante personne de madame de Pavanoix il y eut un mouvement extraordinaire dans le salon.

L'étonnement, l'admiration, le respect se manifestèrent sur tous les visages.

Cette ampleur de vêtements, cette richesse de bon goût qui brillait dans tous les détails, cette belle robe soyeuse, cette *visite* de satin bordée d'une magnifique dentelle noire, ce chapeau bleu de mer cerclé d'un saule, dont le panache abondant retombait sur l'épaule, ces riches bracelets, cette belle tête si fière et si coquette à la fois, tout cela avait de la majesté, de l'élégance, de la distinction enfin.

La marquise en entrant salua tout le monde par un sourire et une légère inclinaison du buste; elle accepta la main d'un homme titré de ses amis, et alla se placer sur le canapé, précisément à côté d'Argine qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle reçut un charmant accueil.

On remarqua que le teint de madame de Pavanoix était fort animé et qu'elle éprouvait un peu d'oppression.

Mais la cause pouvait très-naturellement en être attribuée à l'émotion du moment et aux quatre étages que la marquise avait eu la bonté de monter, ce jour-là, en faveur de son neveu.

Plusieurs hommes appartenant à la haute aristocratie s'approchèrent d'elle.

Bien qu'elle ne répondit que par des

monosyllabes, il était facile de reconnaître à quel point sa sensibilité était excitée.

Il y avait près d'un an que madame de Pavanoix n'avait revu son cher neveu, le duc Charles de Candore, le fils de son frère à elle, et qu'elle avait toujours aimé d'une tendresse de mère, ou plutôt de sœur aînée.

Comment et pourquoi le duc Charles avait-il fui la maison de sa tante ? C'est ce qui devenait inexplicable, depuis vingt-quatre heures, pour madame la marquise.

Le jeune duc s'était ruiné, il est vrai ; il avait fait de grandes sottises dont la plus grande avait été de manger sa fortune ; le duc s'était livré à un genre de

vie excentrique, coupable même; il avait fini par ne voir que la *mauvaise* compagnie... mais enfin le cœur d'une tante comme madame de Pavanoix était un trésor inépuisable de bontés! et d'ailleurs, le duc, malgré tous ses travers, avait *au fond* d'éminentes qualités...

Depuis la veille surtout, ces qualités avaient été énumérées et bien authentiquement reconnues. Donc le duc était impardonnable d'avoir douté un seul jour de tout l'intérêt, de tout l'attachement de sa noble tante. Elle lui avait bien dans le temps refusé sa porte, et cela à diverses reprises; mais cette sévérité était alors motivée; elle devait servir d'enseignement, de leçon même,

au jeune duc égaré par des passions aveugles.

C'était avec un chagrin indicible que madame de Pavanoix s'était vue forcée de chasser son neveu; elle ne l'avait mis à la porte de chez elle, lorsqu'il eut perdu toute sa fortune, que pour le ramener plus sûrement au *bercail*.

D'ailleurs, avec un peu plus d'obstination et moins d'orgueil, il ne tenait qu'au duc Charles de forcer cette porte fermée; et même il aurait dû en venir à cette extrémité, s'il avait eu le moindre attachement pour sa tante.

Elle s'attendait à cette acte de violence... elle le désirait, elle l'aurait même provoqué.

Or, d'après tout cela, madame la mar-

quise concluait que tous les torts étaient bien réellement du côté de M. son neveu, et qu'en définitive il n'avait été pour elle, pendant plus d'un an, qu'un ingrat !

Voilà pourquoi la haute sensibilité de madame la marquise était surexcitée au dernier point en se trouvant, pour la première fois, chez le duc son neveu, rue de Rivoli, dans ce modeste appartement qui annonçait tant de malheurs, tant de souffrances, dont l'*ingrat* s'était volontairement laissé accabler, et même ce jour-là, que venait faire madame de Pavanoix chez son neveu?

Elle venait l'enlever... oui, elle voulait absolument et résolument qu'il acceptât un déjeuner auquel elle avait invité par

un mot charmant, sans avoir pu même obtenir une réponse de ce cruel neveu.

Toutes ces choses étaient devinées par ceux qui connaissaient madame la marquise ; on la voyait souvent porter à ses yeux un mouchoir magnifique et qu'elle eût mouillé de ses larmes jusqu'à la dentelle, si elle se fût trouvée seule en ce moment.

VII

Le salon de M. le duc de Candore

SUITE.

Tout à coup la porte de la chambre de M. de Candore s'ouvrit, le duc Charles parut et s'arrêta un instant sur le seuil, l'âme attendrie, ravie même à la vue du touchant spectacle que lui offrait son salon.

Mais à ces quinze ou vingt secondes

d'extase et d'hésitation succéda un brouhaha prodigieux.

Parents, vieux amis, amis d'hier, compagnons d'enfance, compagnons de jeunesse, cousins, oncles, arrières-cousins, toute la phalange exaltée, sympathique, dévouée, se précipita sur l'heureux duc à qui deux mains et deux joues étaient bien loin de suffire en cette occasion ; c'étaient des ruades de tendresse, des emportements de sensibilité.

— Ah ! mon cousin !

— Dieu ! mon ami !

— Cher neveu ! excellent neveu !

— Heureux duc ! mon duc...

— Oh ! le meilleur des hommes !

— Ah ! que le ciel soit loué !

— Vous méritez tous ces bonheurs et mille encore.

— Vous n'avez jamais douté de moi, j'espère, excellent duc?

— Vous savez, amis, que je suis à vous, âme, corps et biens...

— Ah! Candore! ah! Charles! ah! duc de mon cœur!

A tout cela que répondre?

M. de Candore prit le bon parti; il prodigua les accolades, les serrements de mains, se jetant à corps perdu au milieu de cette foule, et tournant, tourbillonnant au milieu de ses amis en délire, de peur d'être dévoré s'il s'arrêtait un instant.

Cette pantomime, d'une animation incroyable, dura bien un quart d'heure.

L'exercice était violent, il demandait un temps d'arrêt. Ce fut madame de Pavanoix qui se chargea du changement de scène.

Dans les premiers élans du brouhaha général, la grosse marquise avait jugé prudent de ne pas quitter le canapé où elle était assise à côté d'Argine, qui elle-même partageait les craintes de sa voisine.

Madame de Pavanoix risquait de rouler dans ce tourbillonnant orage que l'enthousiasme de l'amitié avait soulevé ; de son côté Argine, dans ce pêle mêle, pouvait compromettre la fraîcheur de sa toilette, la voir livrée à des froissements déplorables.

Un malheur plus grave était à crain-

dre, un malheur qui serait devenu un deuil général : les pieds merveilleux d'Argine n'étaient-ils pas exposés à être foulés, blessés même!... Il n'eût fallu pour un tel sacrilége qu'un talon de botte en délire, un éperon furieux!...

Le public en eût gémi profondément, et le baron en fût tombé mort, foudroyé d'apoplexie.

Mais si la marquise attendait, elle n'épiait pas moins le moment favorable de lâcher les effluves de sa sensibilité.

Le duc Charles échappait aux étouffements de l'amitié ; il se débarrassait du dernier cousin en émoi ; il lui fut possible enfin d'approcher de sa tante. Par un suprême effort, madame de Pavanoix se leva, tendit les mains, se porta en

avant de toute la puissance de sa personne, et, tombant dans les bras de M. de Candore, faillit écraser l'excellent neveu, qui ne retrouva l'équilibre que grâce à l'appui providentiel de Napoléon Bouquetin.

La marquise, saisie au corps, pleurait abondamment sur l'épaule de son neveu, et le saule de son chapeau pendait lui-même éploré vers le parquet. Aux larmes succédèrent bientôt quelques mots entrecoupés de hoquets :

— Ah !... Charles ! mon... ami. Ingrat Charlot !

— Ma tante, ma bonne tante ! reprenait le duc, qui n'avait pas perdu un mot des conversations de ses amis et parents avant qu'il fût sorti de sa chambre, je

vous retrouve enfin, après de si longs mois de séparation !...

— Cher enfant ! mon cœur vous fut toujours ouvert...

— Ah ! ma tante ! j'avais trouvé votre porte fermée si souvent !

— Méchant ! il fallait briser cette porte.

— Eh ! ma bonne tante, j'aurais peut-être alors brisé votre cœur...

— Ah ! cruel ! vos reproches me tuent ! Dieu !...je ne puis résister...

De son côté, M. de Candore n'aurait certainement pas résisté à l'affaissement d'une émotion si lourde.

La marquise tombée en pamoison l'eût entraîné... mais Bouquetin était là ? doué d'une vigueur athlétique, Napoléon

saisit, de toute l'étendue de ses bras, la taille somptueuse de madame de Pavanoix, et, par un élan d'une incroyable énergie, il parvint à enlever et à déposer la noble dame sur le canapé ; plaçant ensuite deux coussins sous sa tête défaillante, il lui fit respirer un flacon de sels qui fut découvert, attaché à la *châtelaine* d'or de la marquise.

Bouquetin était admirable dans les grandes occasions ; à genoux devant le canapé, il prodiguait les soins les plus ingénieux et les plus délicats à l'illustre malade tombée entre ses mains.

M. de Candore profita de l'occasion, il s'approcha d'Argine et lui baisa les mains avec une expression qui fit bondir de joie le cœur du baron.

— Vraiment! s'écriait celui-ci, la scène est çarmante! c'est le plus zoli dénouement que j'ai vu de ma vie et de mes zours.

Or, pendant que toute cette belle compagnie se livrait au tumulte de ses émotions, deux personnages très-sérieux se promenaient sur la terrasse des Feuillans, et observaient à travers la grille du jardin des Tuileries ce qui se passait au balcon de l'appartement du duc Charles, car les fenêtres étaient ouvertes et plusieurs des visiteurs se montraient à la rampe, l'air joyeux et le geste animé.

Ces deux personnages étaient MM. Bernin et Robert.

— Vous le voyez, disait celui-ci en désignant de la main les quinze ou vingt

voitures armoriées qui stationnaient devant la porte du logis de M. de Candore, vous le voyez de vos yeux, monsieur le notaire. Voilà la puissance de l'argent ! exécrable influence ! honteuse attraction à laquelle cèdent involontairement, ou plutôt de plein gré, ces gens des deux castes, aristocrates et bourgeois ; gens sans cœur et sans entrailles que le cri de la détresse ne peut réveiller des somnolences du bien-être et qui accourent, comme des corbeaux à l'appât de la chair, dès que la fortune fait tinter quelque part ses métalliques accents.

Ah! la société est mauvaise! Voilà, voilà l'effet électrique produit par mon argent! Avant-hier encore, chacun de ces beaux visiteurs, passait rapidement

devant cette porte du logement d'un homme ruiné. J'ai doré cette porte, moi; voyez maintenant ces gueux opulents assiéger le seuil de M. de Candore ! Mon cher notaire, c'est triste, cela! bien triste! un souverain athée gouverne la civilisation d'aujourd'hui : c'est l'argent. Avec de l'argent, je rends l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le sentiment à des cœurs pétrifiés !... mais c'est assez; éloignons-nous de cette grotesque et affligeante comédie. Ce soir-même, je pars pour la Provence où m'attendent d'autres scènes devant lesquelles je trouverais peut-être de plus consolantes émotions. Olivier est déjà sur la route de Lyon avec son fidèle Tiberge; Bouquetin partira demain avec le régisseur de l'O-

péra, et tant d'autres ; j'en ai été averti par ma *police ;* et quant au duc Charles, je sais parfaitement aussi que sous prétexte d'aller visiter ses magnifiques terres d'Allemagne, il prendra *incognito* le chemin du midi. Le type merveilleux de la beauté d'une jeune fille les a éblouis et les attire. La séduction va glisser dans la demeure des laboureurs ! Paris envoie ses émissaires de corruption vers Sylvanie ; les uns dans un but de spéculation pour un théâtre célèbre ; les autres dans un but de vanité et de jouissances coupables... Un seul dans un but de protection, bien qu'enivré lui-même par le rêve d'un idéal tant poursuivi. Nous les verrons tous à l'œuvre. Malheur à celui qui prostituera l'or que je

lui ai donné! je le dépouillerai; je le livrerai pauvre et nu aux railleries de ses ennemis, et ce qui est pire mille fois, a la merci impitoyable de ses amis.

Ils quittèrent la terrasse des Feuillants. Le lecteur nous permettra de nous éloigner aussi du brillant quartier des Tuileries.

VIII

Le Voyage.

La ville de Lyon s'éveillait à peine aux tintements argentins des cloches de ses paroisses.

La matinée était brumeuse, mais le brouillard, à quatre heures du matin au mois d'avril, est le précurseur ordinaire d'un jour éclatant.

Cependant, à Lyon, le brouillard n'est très-souvent que de la pluie condensée et prête à tomber en légers grésillements aux premiers rayons du soleil.

Sur le quai du Rhône, la brume épaisse et blanchâtre brouillait tous les aspects d'une teinte uniforme.

Deux bateaux à vapeurs qui *chauffaient* avec énergie, annonçaient par de formidables ronflements que le fleuve était là, et que l'heure du départ pour le Midi approchait.

Des portefaix roulaient sur de petites charettes les bagages des voyageurs accourant de vingt quartiers différenis.

Quelques fanaux brûlaient ça et là aux environs de l'embarcadère.

Les deux cloches des bateaux cou-

paient l'air de leur note criarde et brutale ; on eût dit des gens obsédés de partir.

A chaque bateau deux longs planchards, juxta-posés, unissaient le quai et le bord ; pont tremblant et dont l'élasticité sous le pied du passager donne le frisson...

Car ce qui hurle et roule sous cette planche, ce flot noir, luisaut et rapide, c'est un courant du Rhône, un gouffre et quarante pieds de profondeur.

L'un des bateaux avait nom *Syrius,* l'autre *Papin,* amarés à soixante ou quatre-vingts mètres l'un de l'autre ; ils appartenaient à deux compagnies rivales, et ils attendaient le dernier coup de cloche, le dernier signal (ciuq heures du

matin), comme deux crocodiles géants, impatients de bondir sur les eaux et de s'élancer au courant du fleuve depuis Lyon jusqu'à la mer.

Terrible rivalité qui les faisait rugir de colère au moment de franchir cinquante lieues d'une seule haleine.

Il y avait tout à parier que le *Syrius* distancerait de plusieurs heures son antagoniste le *Papin.*

Syrius avait une réputation de vitesse justifiée par l'élégance de ses formes, la nerveuse et svelte architecture de sa construction.

Papin avait pour lui une machine beaucoup plus puissante, poumon énorme d'un corps gigantesque.

Une fois livrée en pleine eau à toute la

force de son entrainement, *Papin* devenait formidable et sa vitesse s'augmentait de sa lourdeur même, comme l'avalanche dont l'impétuosité s'accroît par le volume.

Mais le beau *Syrius*, connaissant parfaitement les forces de son ennemi, n'avait garde de négliger ses moyens à lui dès le point de départ.

Contrairement aux meilleurs chevaux de race qui se ménagent au début de la course, *Syrius* partait comme une flèche, gagnait deux lieues sur l'éléphant *Papin* dont la vitesse progressive demandait une certaine mise entrain, et chevreuil rapide, une fois hors de portée. il maintenait sa distance.

Cependant, gardons-nous de penser

que *Syrius* ne fût pas aussi un puissant proscaphe.

Sa charge, moindre que celle du *Papin*, n'en était pas moins fort *honorable*.

On voyait sur le pont du bâtiment le jour même dont il est ici question, deux voitures de voyages amenées depuis la veille, et que le *Syrius* s'était chargé de transporter, sans la moindre avarie, jusqu'à destination.

Nous nous occuperons donc de ce dernier bateau à vapeur précisément à cause des deux voitures qu'il avait prises à son bord, et qui, très-solidement *calées*, éclairaient de leurs lanternes flamboyantes les deux côtés du pont.

Les passagers s'étaient tous rendus à bord.

Le capitaine, armé de son porte-voix, était debout sur la dunette, attendant le son de l'horloge de la ville pour donner le signal du départ.

Au gouvernail, deux vigoureux timoniers posaient majestueusement la main droite sur le cordage enroulé autour de sa barre.

Cinq heures sonnèrent ; la voix du capitaine retentit avec un accent métallique ; le *Syrius,* libre de la dernière amare, commença à se mouvoir et à tourner le cap d'amont en aval ; les deux roues mises en mouvement soulevèrent des flots d'écume.

Trois minutes après, le quai du Rhône était déjà à un demi-quart de lieue du bateau lancé en plein courant.

Les rives de Pérache plantées de hauts peupliers, les collines de Saint-Just et de la Férandière fuyaient dans la brume comme de fantastiques visions.

Bientôt le Rhône, élargi par l'énorme affluent de la Saône, ne fut qu'une immense nappe d'eau sans rivage apparent.

On voguait gaiement à une lieue en avant du *Papin*, dont le panache de fumée noire s'effaçait peu à peu dans le lointain aux yeux des passagers du léger *Syrius*.

Le pont, d'abord encombré de voyageurs, comme c'est l'ordinaire au moment d'un départ, devint bientôt solitaire ; chacun avait regagné l'entrepont

pour donner au repos une heure ou deux volées au sommeil.

Deux passagers enveloppés de leurs manteaux continuaient seuls à stationner sur le pont, se promenant d'un pas égal, fumant des cigarres et gardant le silence.

Cependant l'un d'eux, après avoir lâché une énorme bouffée de fumée, dit à son compagnon :

— La journée sera belle. Nous toucherons à Avignon vers les trois heures de l'après-midi ; nous débarquerons à Arles à cinq heures du soir.

— Avez-vous remarqué les armoiries peintes sur le panneau d'une des deux voitures ? demanda son compagnon.

— Non, reprit l'autre, que m'importent ces armoiries !...

— A la lueur de la lanterne d'un *patron*, dit le voyageur qui avait fait la question, j'ai cru reconnaître à qui appartient ce coupé de voyage, dont les stores sont hermétiquement fermés.

— Et à qui donc?

— Tenez, mon ami, répondit le compagnon, suivez-moi; le jour commence à poindre.

Tous deux s'approchèrent du coupé placé à droite du pont et faisant pendant à une calèche sans armoiries placée à gauche.

Les deux amis, que la curiosité amenait en ce moment sur l'avant du bateau, étaient les deux artistes que nous con-

naissons et que nous aimons peut-être, Olivier et le fidèle Tiberge.

Arrivés près du coupé, Tiberge posa le doigt sur l'écusson héraldique du panneau de la voiture et Olivier s'approcha pour examiner les armoiries.

— Eh ! bien, dit il, que signifient cette fleur sur fond d'azur, cette salamandre sur un champ de sable et ces deux amours armés de torches placés comme supports ; le tout surmonté d'une couronne de marquis ; que signifient ces choses-là ?

— Pouvez-vous lire la devise ? demanda Tiberge.

— Non, reprit Olivier.

— Attendez, ajouta Tiberge.

Et s'approchant alors, le visage pres-

que collé sur le panneau et le cigarre à la bouche, le bon Tiberge aspira fortement la fumée, de manière à raviver le feu du tabac ; le bout du cigarre s'embrasa et projeta une lueur rougeâtre sur l'écusson armoirié. Olivier lut ces mots : *Flos ex flammis.*

— Je fleuris dans le feu, ou par le feu, ajouta Tiberge. Une fleur sortant des flammes ; c'est cela !

— Oui da ! s'écria Olivier en souriant. Vous êtes savant, mordieu !

— Non, reprit celui-ci, mais un peu devin. Cette salamandre, symbole de feu, ne peut dévorer cette fleur.

— Et puis, monsieur ! ajouta Olivier, que l'impatience gagnait.

— Et si cette fleur (assez mal peinte,

du reste) n'était autre chose qu'une tulipe?...

— Ah! dit Olivier.

— Nous aurions, reprit Tiberge, le mot de l'énigme, et nous apprendrions avec une satisfaction indicible que depuis un temps immémorial les barons Tulipano, maquis de Faënza, brûlent et fleurissent de race en race, de père en fils, sans jamais pouvoir s'éteindre ni être exposés à voir se faner chez eux la fleur du sentiment.

— Miséricorde! s'écria Olivier, quel pathos abominable! mais aussi quel atroce contretemps pour nous.

— Donc le coupé de voyage ne voyageant pas à vide...

— Aurait pour maître le baron Tulipano? dit vivement Olivier...

— Qui probablement dort du sommeil du juste en ce moment dans le salon de l'entrepont.

— Mais c'est un guet-apens! s'écria Olivier. Et si la *baronne*...

— Ah! repris Tiberge, je l'avais oubliée. Oui, elle pourrait très-bien être du voyage.

— Mon ami, dit le compagnon de Tiberge, c'est un coup monté. La rivalité d'une femme au théâtre est presque toujours de la haine... On trame quelque complot contre la séduisante Sylvanie, cette noble et pauvre fille dont je suis épris éperduement.

— Déjà! dit Tiberge; alors rebroussons chemin.

— Pourquoi? s'il vous plaît,

— Sans avoir vu *l'idole*, vous êtes arrivé au dernier chapitre du drame, au dernier degré de la passion? le délire s'en mêle! rebroussons chemin; le roman est fini.

— Ah! le baron Tulipano est ici, répétait Olivier; il sert l'animosité d'une femme; il conspire avec elle la perte de Sylvanie! ils veulent l'éteindre avant qu'elle rayonne aux yeux du monde! Ah! ils se rendent à Arles dans je ne sais quelles vues d'intrigue! ils sont ici! Eh! bien, monsieur Tiberge, j'en suis ravi, enchanté, transporté, et vous allez voir avec quelle volupté je vais jeter au nez

de monsieur le baron ce cigarre embrasé, et avec quelle joie je vais apprendre à son illustre compagne quelle n'est qu'une coquine fieffée!

— Halte là! dit Tiberge. Nous vivons, monsieur, sous le règne des lois et des constitutions. M. le baron et madame la baronne ont parfaitement le droit de voyager et d'aller où bon leur semble, et si une mauvaise tête d'artiste, comme la vôtre, s'avise de les insulter, il y a par le temps qui court assez de commissaires de police pour arrêter cette mauvaise tête, assez de tribunaux pour la juger, assez de geôliers pour l'incarcérer.

— Mais si ce vieux reitre et cette femme vont tendre des piéges à une charmante et une innocente fille?

— D'abord, vous n'en savez rien, ajouta Tiberge ; ensuite, vous n'êtes pas chargé de défendre Sylvanie.

— Qui la défendra donc? demanda Olivier.

— Les lois, monsieur, répliqua imperturbablement Tiberge.

— Les lois ! à merveille ; et si on enlève Sylvanie ?

— A sa famille appartiendra le droit de la réclamer, dit Tiberge.

— Et si on l'empoisonne?...

— M. le procureur du roi et M. le juge d'instruction sont là pour poursuivre et faire condamner les coupables.

— Bon ! ce sera fort heureux et fort consolant pour elle ; et si on cherche à la corrompre par de perfides conseils ?

— Arrivez donc, monsieur Olivier, arrivez donc ! s'écria Tiberge ; voilà justement votre rôle qui commence. Dans ce cas là, votre devoir est tout tracé : c'est à vous, son *amoureux*, c'est à vous de contrebalancer les perfides conseils par des avis d'une saine morale. Oh ! alors, la défense est légale; vous pouvez, au nom de bonnes mœurs, faire une rude guerre à vos adversaires, en vous emparant de l'esprit de Sylvanie et en guidant son cœur.

— Vous êtes impitoyable, Tiberge, dit Olivier, et vous me raillez avec une malice affreuse ! J'aimerais autant que vous ne m'eussiez pas accompagné.

— Bien obligé, reprit Tiberge ; en

attendant, vogue la galère! Voici le jour qui resplendit dans les airs et sur les crêtes des montagnes. Si nous descendions à l'entrepont, au salon? La brise est fraiche, mon ami.

IX

Le Voyage.

Avant le lever du soleil, le salon des voyageurs, dans un bateau à vapeur, a beaucoup d'analogie avec une salle d'ambulance, moins les plaintes des blessés cependant, et les cris des amputés.

Sur de longs et larges divans gisent étendus et recouverts de manteaux des

passagers, affublés d'une sorte de costume de nuit.

Les uns et les autres se sont arrangés de manière à dormir encore pendant quelques quarts d'heure jusqu'au moment où les rayons du soleil viendront envahir cette grande chambre longue et basse, qu'une faible lampe éclaire à peine.

Là chacun pour soi.

On peut très-bien dormir à côté d'un ami intime ou d'un ennemi mortel sans s'en douter le moins du monde.

Mais, à mesure que le jour arrive par l'ouverture des sabords, on voit remuer de temps à autre ces corps gisants, ces endormis inconnus qui, peu à peu, se

dégagent de leur accoutrement nocturne et des vapeurs opaques du sommeil.

Tiberge et Olivier, debout au milieu du salon et adossés à la colonette de fer doré qui servait de support à la lampe, lisaient chacun un journal, ou plutôt feignaient de lire pour avoir le droit d'observer à droite et à ganche.

Dans un angle, près de la cabine du fond, ambitieusement nommée *chambre des dames*, ils virent un grand corps ramener à lui ses longues jambes et se redresser un moment.

Le jour jetait un rayon par le sabord placé en face de l'inconnu, en sorte que nos deux amis purent aisément reconnaître le visage jaune et allongé du baron Tulipano.

Ils échangèrent entre eux un regard d'intelligence tout en contenant un éclat de rire.

La tête du baron était coiffée d'un magnifique foulard rouge-écarlate qui tranchait très-drolatiquement avec son teint de vieux parchemin et qui, par l'effet d'un hasard malicieux, pointait en avant, sur le front, une charmante paire d'oreilles d'âne, le foulard était neuf et un peu gauffré par conséquent.

Un immense manteau bleu de roi et doublé d'un velours nacarat couvrait les jambes et la moitié du torse de l'ex-diplomate.

Pour M. Tulipano, Olivier et Tiberge étaient deux voyageurs parfaitement inconnus et indifférents. Aussi le baron

ne prit-il aucun souci de l'attention dont il était l'objet.

Ce qu'il cherchait des yeux en ce moment, c'était un compagnon de voyage qui lui tenait fort au cœur.

— Notre homme, dit Olivier à Tiberge commence à se préoccuper de son service de chambellan. Argine doit-être dans la pièce voisine, la chambre des dames, assise ou couchée peut-être auprès des plus honnêtes femmes du monde qui la prennent pour une vertu.

— C'est le monde, reprit Tiberge toujours un peu moraliste. Rien ne ressemble à une honnête femme comme...

— Je sais cela, dit Olivier ; mais regardez donc le baron la Tulipe... Il ouvre ses coffres. Je crois, Dieu me pardonne,

qu'il va nous donner le spectacle de sa toilette du matin. Le vieil Adonis va nous étaler ses pots de rouge et ses poudres d'ambre et d'iris... l'eau de Jouvence ne sera point oubliée.

En ce moment on vit entrer un chasseur en tenue de voyage, c'est-à-dire en frac vert sans le moindre galon ; c'était Yohann qui, la casquette à la main, cherchait son maître parmi les passagers.

Le baron l'appela et le digne Yohann procéda en habile praticien à l'ajustement quotidien de la coiffure du baron.

La toilette se fit en un tour de main et avec toutes les convenances désirables.

M. Tulipano, peigné, pommadé, lé-

gèrement fardé et richement parfumé, se leva de son divan, s'étira devant un long miroir placé entre deux panneaux, s'assura de la solidité de sa cravate toujours d'un blanc irréprochable, chercha à effacer ses épaules, à donner à sa taille la plus grande élasticité possible, et finit par demander à Yohann.

— Mon çer, le flacon.

Le chasseur lui présenta un gobelet de vermeil dans lequel il versa un flot jaune et brillant.

Le baron avait l'habitude, depuis l'époque des congés, de commencer chaque journée par avaler un ou deux doigts, comme on dit, de vin de Madère sec.

C'était sa première action, sa prière du matin.

A un certain âge, le vieux vin remplace le lait de l'enfance ; les extrêmes se touchent, on l'a dit, et M. Tulipano revenait au printemps de la vie, il faut le croire, après avoir décrit à peu près les quatre cinquièmes de l'élipse de ses jours.

Ce qu'il y a de certain c'est que, chez lui, le corps avait bien pu vieillir, mais l'esprit et le cœur n'avaient cessé de fleurir même au feu des passions, selon l'élégante devise de ses armes.

— Mon çer, ajouta le baron en parlant à son chasseur, porte le flacon à ..

Les deux amis qui observaient et qui écoutaient fort attentivement ne purent saisir les derniers mots de la phrase, mais ils crurent les avoir devinés.

— Comment diable! dit Olivier, il habitue la baronne à boire du vin de Madère en s'éveillant. Ah! fi! fi! monsieur l'ambassadeur. Ce n'est ni M. de Metternich, ni M. de Talleyrand qui vous ont appris cela.

Yohann, silencieux et obéissant heyduc, prit un autre gobelet dans une cassette, et, armé du précieux flacon, il s'approcha d'un énorme monceau de vêtements sous lequel quelqu'un se débattait dans un coin, à l'angle opposé.

— Miséricorde! dit Tiberge, est-ce que la *çarmante* dormait là-dessous!

Le monceau de vêtements continuait à se mouvoir par de prodigieuses oscillations, comme une montagne livrée à quelque soulèvement volcanique, lors-

que tout à coup, de ce chaos de manteaux, de paletots, de châles et de fourrures, sortit avec violence une tête énorme, frisée comme un mouton abyssinien, un visage rubicond, un corps replet mais vigoureux et d'une surprenante agilité.

— Mordieu! s'écria Olivier, c'est ce maudit Trapillon!

— Au lieu d'une chevrette un rhinocéros, ajouta Tiberge en coupant en deux un éclat de rire.

— Ouf! s'écria le gros régisseur de l'Opéra en bondissant sous le poids d'un cauchemar, ouf! c'était à mourir étouffé!... Comment se fait-il donc que personne ne m'ait vu dormant, et que chacun soit venu jeter sur moi, dans ce

coin-là, ses vêtements. Vraiment, c'est scandaleux...

— Et c'est suffoquant surtout, mon çer! ajouta le baron. Tenez, reprenez vos esprits et buvez de ce vin réparateur que vous présente Yohann.

A ce spectacle touchant, la colère de M. Trapillon s'apaisa par degrés; il prit le gobelet d'un air attendri et avala d'un seul trait l'excellent vin de Madère.

— S'il croit ainsi échapper à l'apoplexie, dit Tiberge à Olivier.

— Rassurez-vous, reprit celui-ci dans un accès de dépit, est-ce que ces gens-là crèvent jamais?

Mais un autre voyageur s'approchait du groupe comme pour demander sa part du flacon.

C'était un grand jeune homme vêtu d'un élégant palelot de drap couleur noisette et d'un pantalon à carreaux de couleur miroitantes.

Olivier et Tiberge allaient jeter un cri d'étonnement et presque de colère.

Ils se détournèrent et cherchèrent à gagner la porte donnant sur l'escalier de l'écoutille; ils avaient reconnu Napoléon Bouquetin.

— Monsieur le baron, dit l'intrépide lion, charmé d'avoir l'honneur de vous rencontrer!

— Bouquetin! exclama le régisseur, et d'où sortez-vous?

— Mais des bras de... Morphée, répondit le lion.

— Et où allez-vous?

— Ah! cela vous donne de l'inquiétude? dit Bouquetin en riant. Je vais.... eh! par Dieu! je vais où va toute chose, la feuille de rose, la feuile de laurier et la fleur des pois des régisseurs d'Opéra.

— Monsieur, ceci n'est pas répondre, ajouta Trapillon sérieusement inquiet.

— Aussi, mon cher monsieur, dit Bouquetin n'ai-je pas voulu vous donner une réponse, ne supposant pas que vous eussiez voulu m'adresser des questions.

Le régisseur se mordit la lèvre. En laissant percer son inquiétude, il donnait beau jeu à cet effronté Bouquetin, dont il connaissait toute l'audace et toute la présence d'esprit.

— Pardon, mon cher monsieur Bouquetin reprit-il, cela est vrai; je n'ai pas

le droit de vous interroger. Que la bonne humeur revienne entre nous, et voici M. le baron qui va continuer à nous la rendre par son excellent vin de Madère.

— Yohanne, dit le baron, un verre à M. Bouquetin.

Le lion avala lentement le meilleur *madéira* qu'il eût jamais rencontré dans ses nombreux voyages.

Souriant avec reconnaissance, l'œil doux, l'air composé, il salua le baron Tulipano en ajoutant ces mots :

— Parole d'honneur, je n'ai bu de ma vie nectar plus ravissant ! je comprends les dieux et les déesses.

Et comme il semblait interroger du

regard la porte de la *chambre des dames* :

— Non, mon çer monsieur, non, reprit M. Tulipano ; la çarmante n'est point ici. Je voyage seul, c'est-à-dire avec cet excellent ami (il désignait Trapillon) et dans un but artistique.

— Capisco, signor marchèse, ajouta Bouquetin.

— Va béné ! dit le baron, que çacun garde pour soi ses conjectures, çer monsieur, et allons, si vous le voulez, jouir du beau spectacle du lever du soleil. Ce sera moins zoli qu'à l'Opéra ; mais cela aura le mérite de la vérité ; mérite un peu banal peut-être.

— Bravissimo ! dit Bouquetin, et je ne désespère pas qu'un jour d'adorable fan-

taisie, la nature ne s'amuse à copier l'Opéra.

— Ah ! où est la çarmante ? exclama le baron en montant l'escalier du bois d'acajou ; elle vous répondrait.

Un vent nord-ouest avait emporté le brouillard. Le ciel était d'un bleu lapis mélangé de quelques nuages roses qui flottaient comme des pavillons de soie.

Le levant resplandissait de magnifiques gerbes de lumière.

Les hauts sommets des chaînes alpines se dessinaient sombres et sourcilleux comme des bastions gigantesques, sur ce fond ardent, tandis, que les coteaux du Lyonnais, sur la ligne opposée, se doraient des premiers feux du jour.

Le *Syrius* passa avec l'agilité du re-

quin sous l'arche du pont de Vienne, cette vieille capitale du pays Viennois où s'élève encore une des plus majestueuses cathédrales du moyen âge.

Bientôt les deux tours carrées de l'église archiépiscopale parurent s'enfuir de l'horizon ; le Rhône dans ces parages précipite son cours avec plus de violence, et le *Syrius*, redoublant de vitesse, semblait vouloir devancer les flots même qui le portait et qu'il brisait de ses battoirs écumeux.

Lorsque le *Syrius* eût passé hardiment sous la grande arche du Saint-Esprit, ce nouveau détroit de Charybde et de Scylla, il nagea dans des eaux moins profondes, mais dont les nappes écumeuses se répandaient sur les deux

bords à travers des bois de saules presque toujours submergés.

Les collines sauvages du Vivarais, les coteaux de l'Isère et de la Drôme, les premières chaînes alpines dentelées de neige, tout disparut comme une vapeur derrière les vingt-deux arcades du pont gothique, le plus vieux de France peut-être.

Dans ces parages, le Rhône élargi saisit les rives de Provence et de Languedoc, et, dans son cours capricieux, il multiplie les méandres, enserre des groupes d'îles, creuse des golfes et des baies de verdure.

Alors des brises attiédies parfument l'espace, des courbes lumineuses se mon-

trent au sud ; on commence à pressentir la mer et l'Italie.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où le bateau à vapeur arrivait à la pointe nord de l'île Barthelasse, après avoir dépassé Oiselet, Caderousse et Roquemaure (doux souvenir de la patrie pour l'auteur de ce livre), une masse gigantesque se dressa tout-à-coup à une demi-lieue de distance et semblait barrer le passage au fleuve.

Cette montagne de pierre, hérissée de tours et de murs crénelés, c'était le vieux palais apostolique qui, depuis le pape Jean XXII jusqu'à Grégoire XI, fut le sanctuaire du gourvernement pontifical.

Autour de lui les cloches d'Avignon

carillonnaient ; mais le géant n'avait plus sa tiare, aucune fenêtre ogivale ne se pavoisait de bannière au palais des souverains pontifes ; et, pour toute réponse aux cantiques des cloches de la ville, les flans caverneux de l'édifice rendaient des roulements de tambour, des hennissements de clairon.

Le palais des papes est aujourd'hui un *château* d'État.

La révolution l'arracha au vice-légat apostolique en 1790 ; elle le mutila et le souilla de sang.

Plus tard le consulat en fit une caserne, et, depuis lors, le génie militaire en est devenu le seul hôte et le seul conservateur.

Retirés à l'écart près de l'avant du

Syrius, Tiberge et Olivier contemplaient, dans un religieux silence, l'imposant aspect de la ville d'Avignon, si fière encore d'avoir été pendant soixante-dix ans la Rome française, le siége de la souveraineté catholique.

Le bateau à vapeur fut amarré un moment au débarcadère.

Un flot de passagers s'épandit sur le quai, et bientôt le *Syrius* reprit sa navigation aux tintements de sa cloche, aux cris forcenés de trois ou quatre mille enfants que l'arrivée d'un pyroscaphe attire toujours, à Avignon, sur la plate-forme du débarcadère.

Nous touchons à la Provence, et par conséquent à la patrie de la population

la plus démonstrative de toutes les provinces de France.

Au delà d'Avignon, se déroulent sur la rive gauche les riches plaines de comtat Venaissin, et sur la rive droite se découpent les molles collines boisées d'oliviers de ce beau pays de Languedoc; touchant et éternel regret pour celui qui trace ces lignes, souffrez qu'il vous le dise encore une fois, ô bienveillant lecteur.

Bientôt apparurent, au couchant, sur le fond embrasé du ciel, les tours de Beaucaire, et à l'horizon opposé, tout doré des rayons solaires.

Le château de Tarascon, cette féodale et poétique demeure du bon roi René, dont le souvenir est si vivant encore

dans l'imagination et le cœur des habitants de la Provence.

Adieu la Durance, adieu le comtat, adieu Tarascon et Beaucaire, parages grandioses et charmants, où Dieu a tout fait pour la terre avec une magnificence qui devrait rendre les indigènes de cette contrée les plus reconnaissants des hommes.

Le sont-ils? Dieu le leur dira bien un jour.

Il était environ cinq heures du soir. Le coucher du soleil s'annonçait devoir être magnifique, tant il y avait de pourpre et d'or dans les théories du ciel.

Tout à coup, la cloche de l'avant, sur le *Syrius*, se mit à carillonner avec une vivacité qui tenait de l'enthousiasme.

Le capitaine, du haut de la dunette, venait de signaler la pointe de l'île de la Camargue.

Les clochers et les hautes corniches de l'amphithéâtre de la ville d'Arles s'élevèrent comme par enchantement sur la rive gauche du Rhône.

Un *vivat* unanime répondit au porte-voix du capitaine, qui commandait une manœuvre pour aborder.

Bientôt le pont, encombré de voyageurs et de bagages, offrit le spectacle d'un navire au pillage, moins les cris de la bataille et les coups de pistolet.

Le *Syrius*, admirablement gouverné, vint glisser tout le long des rinceaux de pierre qui bordent le quai, et arrivé aux escaliers du débarcadère, il s'arrêta mol-

lement, un peu essoufflé sans doute d'une course de soixante lieues, faite en douze heures sans prendre haleine.

Nous ne suivrons pas les voyageurs dans la ville d'Arles.

A chacun la liberté de ses actions ; à chacun sa fantaisie, ses instincts et ses volontés.

Nous dirons seulement que nos deux amis, Olivier et Tiberge, (l'enthousiasme et la logique), crurent prudent de débarquer les premiers, peu chargés de bagages qu'ils étaient, pour éviter une reconnaissance peut-être embarrassante.

Nous ajouterons encore que la calèche mystérieuse, après le transbordement du coupé de M. Tulipano et de tous les

colis et bagages du navire, resta seule et solidement amarrée sur le pont du *Syrius*.

Tel avait été l'ordre donné par le capitaine.

X

La Ferme.

L'île de la Camargue forme un immense triangle de près de six lieues dans sa plus grande largeur.

Elle pointe au nord son angle le plus aigu, et au sud elle étend, au bord de la mer, son immense nappe de verdure.

La Camargue est aujourd'hui une terre riche et féconde.

La main de l'agriculteur a ouvert des cours d'eau à la plupart des étangs et des marécages qui parsemaient ce grand plateau ; terrain d'alluvion formé depuis des siècles par les attérissements du fleuve ; terre à demi-sauvage encore il y a quarante ans, comme une savane des Florides, mais dont la végétation luxuriante, désordonnée, capricieuse et fleurie avait une grâce et une majesté que l'art et l'industrie lui ont enlevées.

Cependant la Camargue, bien que dépouillée de sa parure native, est encore aujourd'hui un des plus beaux deltas du monde.

A la pointe nord est bâti le village de Trinquetailles, qui, d'après le témoi-

gnage de quelques ruines, fut sans doute une bourgade romaine.

Trinquetailles s'unit à Arles par un pont de bateaux plats et enchaînés; à l'ouest on passe de Trinquetailles à la rive du Languedoc sur un joli pont de fil de fer.

Le Rhône brise ses flots contre cet angle aigu que lui présente le Delta; il se divise en deux branches, en serrant avec amour cette île fleurie, la dernière qu'il puisse caresser de ses flots.

A mesure que le fleuve approche de la mer, son cours perd insensiblement de sa rapidité; il arrive à la Méditerranée avec cette majesté calme qui est un des caractères des grands cours d'eau à leur embouchure.

C'est un merveilleux spectacle que cette entrée solennelle du fleuve antique dans cette mer *intérieure* que tant de civilisations ont peuplée de leurs divinités et sillonnée de leurs navires.

Il se forme une sorte de barrage d'un effet surprenant; la ligne bleuâtre des flots marins coupe le fleuve aux ondes claires et blanches, et le Rhône, comme un grand vassal qui se soumet, paraît plonger devant cette mer souveraine et disparaître à jamais dans l'immensité.

A deux lieues environ de la ville d'Arles, presqu'à la hauteur de la grande tour Saint-Louis, dans l'intérieur des terres de la Camargue, une ferme entourée de hauts peupliers se distingue de tant d'autres, aux environs, par de

grandes plantations de mûriers, des rizières.

Des prairies arrosées avec une merveilleuse industrie, d'énormes pignons et *chevalet* de paille dressés sur l'aire (preuve d'abondance), et en général par le riant aspect d'une culture bien ordonnée.

Le travail et l'intelligence ont amené autour de la ferme des Tamaris (tel est son nom) cette fertilité puissante qui est l'honneur et la joie des campagnes.

Les Tamaris, cependant (leur dénomination même le prouve), étaient bien loin, il y a quelques années, de la prospérité dont ils jouissent aujourd'hui.

Pour féconder ces terres marécageuses, il fallait lutter à la fois et contre

les eaux bourbeuses et contre l'influence du *salin*, cette espèce de manne salée qui, sur bien des points du rivage de la Méditerranée en Languedoc et en Provence, se produit à la surface des terrains, étiole toute culture, et ne permet de végétation possible qu'aux seuls *Tamaris*, ces arbustes de la famille des saules ; mais dont le feuillage amer et le bois rabougri seront éternellement le désespoir de l'agriculture et de l'industrie.

Ainsi donc, les terres dépendantes de la ferme des Tamaris étaient encombrées autrefois de ces végétaux parasites et de ces eaux saumâtres que la culture a détruits à jamais.

Le *labor improbus* a fait des miracles

sur ce point de la Camargue. Moissons, arbres, prairies, tout fleurit tout prospère, tout grandit et fructifie aux Tamaris.

Les troupeaux y sont nombreux, les blés abondants et les *magnaneries* presque toujours citées des plus riches produits séricoles.

A l'époque dont il est question dans ce livre, vers le milieu d'un des derniers jours d'avril, une grande activité régnait dans la ferme, les vers à soie, très-avancés cette année-là, demandaient une extrême surveillance ; tout faisait présager une abondante récolte de *cocons*, mais tant de chances contraires, tant de malignes influences assiégent jusqu'au dernier jour une magnanerie !

Autour des bâtiments de la ferme, des groupes de jeunes filles très-pittoresquement éparpillées sur les arbres ramassaient la *feuille* aux refrains joyeux des ballades provençales.

La journée était fort belle pour la cueillette ; c'est-à-dire que le brouillard n'avait pas tacheté les mûriers de ces petites rouilles qui flétrissent les feuillages et les rendent inutiles à la nutrition des vers à soie.

La *feuille*, au contraire, luisante, souple, fraîche, bien nourrie, cédait à la main facilement et emplissait abondamment les grands sacs de toile que de vigoureux garçon de ferme ne cessaient de charger sur l'épaule et d'apporter au *magasin* de la magnanerie.

Or, vers les deux heures de l'après-midi, on vit arriver à la ferme des Tamaris un voyageur monté sur un cheval de louage, un de ces maigres chevaux gris-pommelé et à longue crinière, tel qu'on en trouve beaucoup aux environs d'Arles dans les plaines de la Crau.

L'étranger portait sous le bras une sorte de grand portefeuille, très-plat et paraissant contenir plusieurs feuilles d'un papier à dessiner.

Un artiste cherchant des points de vue en Camargue doit certainement appartenir à cette classe d'hommes de bonne volonté qui devient si rare de nos jours, l'île offrant dans toute son étendue une surface parfaitement plane et rien au monde n'étant plus monotone, plus anti-

pittoresque que des terrains mis en culture par la main d'un habile planteur.

— Monsieur Michel? demanda le visiteur du haut de sa monture à un garçon de ferme.

— C'est le maître, répondit celui-ci.

— Oui, c'est le fermier de ce domaine, dit l'artiste. Je le sais ; est-il ici?

— Vous voulez lui parler? répliqua le Provençal d'un air narquois.

— Je pense, ajouta le visiteur en souriant, que si nous nous abordons, ce ne sera pas sans échanger quelques paroles.

— Ah ! vous voulez le voir et lui parler ! ajoutait le Provençal avec un accent marseillais des plus verts et des plus grasseillants.

— Quoi d'étonnant, mon ami ! dit l'artiste.

— Rien ; seulement je vous préviens que le père *Michéou* (un bon Provençal !) aime que l'on parle vite et surtout qu'on ne s'amuse pas à *fringaler* autour des *tchattes* de la ferme. Là ! je vous ai prévenu ; venez parler au père Michel et lâchez votre *rosse* dans le pré. Elle s'en ira rejoindre les autres.

Les expressions du valet de ferme avaient une physionomie assez pittoresque pour qu'un artiste venant de Paris y arrêtât sa pensée ; le visiteur prenait un air réfléchi lorsque le Provençal, qui le devinait parfaitement, répliqua par ces mots :

— Vous êtes du nord, un Normand,

un Parisien peut-être, et vous ne me comprenez pas. Sachez que nous appelons *rosses*, en Camargue, les chevaux de la Crau ; la Crau nous le rend bien. Apprenez qu'en provençal pur, en provençal d'Arles, *tchate* veut dire jeune fille ; et quant à *fringaler* ou *fringuer*...

— Ah ! j'y suis, dit le voyageur ; j'entends parfaitement, mon ami. Voici ma rosse. Conduisez-moi vers le père Michel, et, quant aux *tchates*, il n'en sera nullement question.

Le maigre cheval de la Crau fut livré au valet, qui, pour toute cérémonie et pour lui apprendre d'un seul coup tout ce qu'il avait à faire, lui tourna la tête vers le pré et lui lança un grand coup de pied sous la queue.

A quoi l'habitant de la Crau répondit par une ruade innocente et partit comme un trait pour rejoindre ses compagnons ou ses rivaux de Camargue.

— Diable ! dit l'artiste, vous avez dans ce pays-ci des moyens expéditifs pour soigner les chevaux.

— Bah ! répliqua le valet, cela ne les empêche pas de mourir de vieillesse.

Allons voir le père Michel.

Il est temps de prévenir le lecteur que le visiteur à la ferme des Tamaris, ce jour-là, était l'honnête Tiberge.

Quant à son ami, il en sera question par la suite certainement.

Tiberge suivit son étrange *cicérone* dans une grande pièce voûtée du rez-de-

chaussée, très-sombre et tout encombrée de feuilles de mûriers.

C'était le magasin, c'était là que tous les garçons de ferme venaient vider les grands sacs qu'ils allaient remplir sous les arbres peuplés de jeunes filles.

Un homme, armé d'une fourche de bois, se tenait au milieu du magasin, ayant de la feuille jusqu'aux jarrets et épandant toute cette verdure sur les dalles de manière à ce que sa fraîcheur pût se conserver pendant quelques jours.

Mais la pièce voûtée avait des fenêtres fermées pour éviter la chaleur ; elle était complétement obscure pour quelqu'un venant du grand jour, ce qui n'empêcha nullement le *cicérone* provençal de dire à Tiberge :

— Vous demandiez le père Michel? Vous le voyez devant vous, la fourche à la main.

— Je ne vois absolument personne, dit Tiberge.

— Alors vous l'entendez? reprit le rude Provençal. Parlez-lui donc!

— Monsieur Michel? demanda Tiberge en s'adressant au vide, dans l'obscurité.

— Michel! c'est moi, répondit une voix pleine et sonore, et d'un accent beaucoup moins prononcé que celui du valet.

— Je désirerais avoir l'honneur...

Le fermier Michel, très-peu habitué chez lui à cette formule, jeta sa fourche et s'approcha de la porte d'entrée, comprenant qu'un homme bien élevé, un

monsieur, comme on dit dans le midi, venait visiter sa ferme ou lui.

Tiberge put alors distinguer les traits mâles, la belle tournure, le teint bistré, le regard doux et fier, la physionomie honnête et cordiale du fermier.

Pour première ouverture, celui-ci tendit la main à l'étranger, qui la lui serra très-franchement.

Tous les deux se rendirent à la cuisine de la ferme.

La cuisine, dans le midi, est en général la pièce importante de la maison.

On s'y tient en hiver par économie; en été, on y passe la journée parce que la voûte y donne de la fraîcheur, ainsi que le puits qui d'ordinaire est dans un coin de l'office.

D'ailleurs, à la ferme des Tamaris, la cuisine était certainement la pièce la plus honorable du logis.

En entrant, Tiberge jetait çà et là des regards de curiosité.

Que cherchait-il, ou qui cherchait-il? Il n'eût garde de l'avouer à l'excellent Michel.

Une femme était là, belle encore malgré ses quarante ans, grande, les traits réguliers, un peu de pâleur sur le visage, d'une mise dont la propreté touchait aux soins de l'élégance, d'un sourire fin et bon, d'une grande tournure, d'une aménité loyale : c'était Magdelon, la femme de Michel, la fermière, c'est-à-dire la reine du lieu et souvent la reine du roi.

A un signe de Michel, elle apporta un de ces brocs en verre bleu, à bec et à anses étrusques, d'un usage traditionnel dans ce beau pays, qui fut la Gaule Transalpine, et, avant les Romains, la colonie Phocéenne.

Assis au bout d'une longue table, en face l'un de l'autre, Tiberge et son hôte commencèrent par boire d'un excellent vin clairet, limonade ordinaire de tout franc méridional.

XI

La Ferme.

SUITE.

— Eh bien ! cher monsieur, dit Michel, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Tiberge, que nous avons déjà désigné comme symbole incarné de la prévoyance et de la logique, Tiberge n'était pas

homme à s'être aventuré aux Tamaris sans avoir un plan bien arrêté.

— Mon cher monsieur Michel, reprit-il, tel que vous me voyez, je suis un artiste, un peintre, et j'arrive de Paris.

— Un peintre de Paris! s'écria madame Magdelon tout émerveillée.

— Oui, madame; ni plus ni moins. Mais je vous prie de croire que pour venir de Paris je ne suis pas le premier peintre du monde. Je fais encore des études...

— Ah! cher monsieur, dit Michel, vous êtes trop modeste.

— Donc il est bon peintre, ajouta finement et judicieusement madame Magdelon.

— Non, non, vous dis-je, je fais des

études. A tout âge on a besoin d'apprendre ; donc, pour bien étudier, je cherche de beaux modèles, et je ne pouvais mieux tomber que chez vous, ma belle madame.

Ceci fut dit et lancé à l'adresse de la fermière, qui crut devoir rougir un peu et s'incliner.

— Mais tout artiste qui voyage a un ami, un compagnon : le mien est un peu souffrant dans ce moment-ci...

— Le pauvre jeune homme ! dit la sensible Magdelon.

— Cependant, ajouta Tiberge, son mal est moins grand que son courage, et je vous préviens qu'il me suit à distance. Le cheval le fatiguait, il vient me rejoindre à pied... il est en route, près d'ici

peut-être, tenant son cheval en laisse.

— Ah ! le pauvre cher jeune homme, répéta Magdelon presque attendrie.

— Oh ! celui-là, reprit Tiberge, est un peintre de très-haut mérite, un des grands peintres de Paris...

— Ah ! sainte Vierge ! exclama madame Magdelon. S'il voulait nous faire un tableau pour notre pauvre vieille église de Trinquetailles !...

— Eh ! eh ! ajouta Tiberge, qui sait ? Le tout est de savoir s'y prendre pour le décider à cela. Mon ami est un peu sauvage, un peu original...

— Dites qu'il est malade, le cher grand peintre ! dit Magdelon.

— Malade ! hélas ! je le crains, ajouta

Tiberge avec une mélancolie de diplomate.

— *Pécaïré* ! soupira madame Magdelon.

Le grand mot, le mot sympathique était lâché, car le *pécaïré*, dans le midi de la France, est le *nec plus ultrà* du sentiment ; c'est la quintessence d'une tendresse loyale et pleine de compassion. Oh ! que ce *pécaïré* est doux, prononcé par une charmante bouche provençale, par une Arlésienne surtout !

— Allons, ma femme, reprit Michel, ne va pas t'attendrir d'avance ; avec l'aide du bon Dieu et de ton petit langage flûté tu finiras bien par avoir le tableau. Et puis, cher monsieur ?

— Vous comprenez, reprit Tiberge,

que des artistes qui ont de l'ambition, qui veulent fixer l'attention du public, cherchent à copier les traits des plus beaux visages. Par exemple, si une église de Paris me demandait, ou demandait à mon ami, un tableau représentant la Vierge entourée des trois archanges Raphaël, Michel et Gabriel...

— Que ce serait beau! s'écria Magdelon.

— Je serais obligé, reprit Tiberge, d'étudier les profils les plus purs, les yeux les plus tendres, les tournures les plus nobles qu'il serait en mon pouvoir d'observer.

— Et puis, cher monsieur? dit Michel le fermier en se prenant le menton.

— Eh bien! alors, que fait-on? On

voyage, surtout dans le midi, et on s'adresse aux familles honorables des diverses localités pour obtenir d'elles la permission de crayonner, dessiner, peindre si vous voulez, les portraits des charmantes jeunes personnes, leurs filles ou leurs nièces.

— C'est juste, s'écria Magdelon.

Le fermier se frotta le front à diverses reprises.

Tiberge commençait à sentir quelques petits frissons d'inquiétude.

— Voilà précisément, reprit-il, voilà notre but à nous ; mon but et celui de mon ami. Nous avons à peindre une toile superbe pour une des principales cathédrales de France, et nous venons mon cher monsieur, vous demander franche-

ment, ouvertement et comme doivent le faire deux hommes d'honneur, la permission de dessiner les portraits des vertueuses et jolies personnes qui composent votre famille.

— Ah ! c'est bien de l honneur, dit la fermière.

Michel était absorbé sous le poids d'une réflexion. Ses sourcils se contractaient et son regard fixait le bois de la table comme s'il cherchait la solution de quelque problème.

Relevant tout à coup la tête et fixant sur Tiberge un œil ardent, scrutateur :

— Mon cher monsieur, dit-il très-sérieusement, je vous crois un galant homme ; j'ai la même estime pour votre ami. Votre procédé est franc, je suis

obligé de l'avouer. Vous vous adressez directement au chef de la famille, au maître du logis avant de chercher à avoir le moindre rapport avec nos jeunes filles... c'est bien ! ma femme et moi devons être rassurés. Oui, nous avons trois enfants, trois filles qui sont belles... une surtout.... trop belle peut-être. Nous avons aussi en ce moment à la ferme plusieurs autres jeunes provençales que j'ai prises à gages pour la récolte de la feuille... la plupart ont de charmantes figures. Mais, cher monsieur, je dois vous le dire, je suis sévère, très-sévère sur les principes ; nous sommes bons chrétiens, ma femme et moi, et nous veillons avec clairvoyance et vigilance sur toute cette jeunesse. Si de bonnes

mœurs n'habitaient pas une ferme comme celle-ci, où seraient donc les bonnes mœurs ? ajouta Michel avec un légitime orgueil. De père en fils, cher monsieur, et depuis bien des générations, les Michel ont toujours été d'honnêtes gens, des fermiers d'une haute moralité...

— Je n'en doute pas, reprit Tiberge. Vous avez la physionomie de l'homme le plus loyal.

— Ah ! ciel! s'écria madame Magdelon en essuyant une larme, ah ! juste ciel ! si mon mari est bon chrétien et bon homme ! c'est un ange, cher monsieur.

— Ma femme, dit Michel, si j'étais un ange... je ferais bien des choses.

Et le fermier soupira comme malgré lui.

— Ainsi, reprit Tiberge, vous autorisez mon ami et moi à dessiner les portraits de ces demoiselles ?

— Oui, dit Michel, mais à une condition !

— Je te devine, s'écria Magdelon ; tu veux avoir la copie des portraits ?

— Accordé, répliqua Tiberge.

— J'ai à parler d'une autre condition, ajouta le fermier. Les séances de dessin ou de peinture auront lieu en ma présence ou en présence de ma femme.

— Ah ! pour cela oui, dit la fermière.

— Sans aucun doute, reprit Tiberge. Et d'ailleurs n'avons-nous pas aussi à demander à madame Magdelon de nous donner une séance pour elle-même ?

— Vous êtes bien bon, cher monsieur,

ajouta la sensible fermière... Mais je ne suis plus belle... du moins, je le crois.

— Allons, reprit le fermier, c'est dit. Vous peindrez vos saintes et vos archanges. Seulement, cher monsieur, il faut que je vous prévienne d'une chose : deux de mes filles sont très-dociles, elles consentiront je crois facilement à *poser*, comme disent les peintres, quant à la troisième...

— Oh ! ajouta Magdelon en secouant la tête, j'ai bien peur que Sylva refuse net qu'on lui fasse son portrait. Elle est si fière ! elle est si sauvage même... et pourtant, cher monsieur, quelle tête !... Voilà un archange !..,

— Votre fille se nomme Sylva? de-

manda Tiberge un peu inquiet au sujet de ce nom tronqué.

— Oui, dit Magdelon, ou Sylvanie... vous comprenez, pour abréger.

Tiberge respira.

— Et mademoiselle Sylvanie est donc d'un caractère très-indépendant? dit l'ami d'Olivier en affectant un air dégagé.

— Ne parlons pas de cela, ajouta le fermier. Du reste, reprit-il, si elle est la plus fière, elle est aussi la plus sage, la plus vertueuse de toutes les jeunes filles.

— Oh! pour cela, j'en mets la main au feu, dit la fermière.

— Je vous crois sans peine, madame, répondit Tiberge. Quant à votre belle main, gardez-vous bien de la brûler.

Par un mouvement d'une naïveté adorable, peut-être aussi d'une coquetterie instinctive, madame Magdelon cacha subitement ses mains sous son tablier de percale blanche et fit à Tiberge une grande révérence.

— Tenez, tenez, dit Michel en indiquant de la main la porte ouverte qui donnait dans la cour, voici Sylvanie qui arrive suivie de toutes ses bêtes...

Tiberge se leva vivement, puis il franchit le seuil de la porte et courut à Olivier, qui, debout, immobile contre l'arcboutant du portail contemplait dans une sorte de somnambulisme la jeune fille de la cour.

Le fermier et sa femme se hâtèrent de rejoindre Tiberge, persuadés que le nou-

veau-venu, dans son état de maladie, se trouvait mal par excès de fatigue.

Olivier avait les yeux fixes, il pâlissait de moment en moment, et, par un contraste effrayant, il souriait; mais d'un rire à provoquer des pleurs.

Attirée par tout ce mouvement, Sylvanie s'avança de quelques pas et, s'arrêtant tout à coup, elle porta sur Olivier son regard brillant et profond.

Comme fasciné par le magnétisme écrasant de ce regard, l'ami de Tiberge faiblit tout à coup et tomba dans les bras de ceux qui l'entouraient.

— Décidément il est bien malade, dit le fermier.

— Ah ! bonne Vierge ! s'écria Magdelon ; ayez pitié de lui ! il est si jeune !...

— Mon cher monsieur Michel, reprit avec un accent fiévreux le bon Tiberge, je vous en supplie, faites atteler une de vos carrioles ; qu'on jette dedans un matelas. Voilà un accès terrible qui saisit mon ami. Il est urgent que nous le transportions à Arles.

Le fermier se hâta d'atteler lui-même son meilleur cheval à un char-à-bancs couvert qui se trouvait sous un hangard. Dix minutes après, malgré les instances de madame Magdelon, Tiberge et Michel ramenaient à la ville Olivier revenu à lui, mais dans un état de défaillance fort alarmant.

Après ce départ, Sylvanie avait dit à la fermière :

— Ma mère, qui est ce jeune homme?

— Sylva, ma chère âme, avait répondu Magdelon, les yeux en pleurs, c'est un jeune peintre qui est dangereusement malade, pécaïré !

A cette réponse la belle jeune fille s'était retirée, et, très-préoccupée de ce qu'elle avait vu et entendu, elle alla rêver jusqu'à la fin du jour, à l'ombre d'un large platane près de l'entrée de la ferme.

XII

La vérité au fond d'un bol de punch.

Dans la plupart des villes du midi de la France, les aubergistes ont une prédilection particulière pour les enseignes ambitieuses.

C'est un goût comme un autre, mais c'est un goût peu dispendieux.

Seulement il serait à désirer que l'ins-

cription de la porte d'une hôtellerie tint plus souvent parole. Je ne veux faire ici le procès de personne, mais il m'est bien permis d'émettre un vœu ; le voici :

Je souhaite de toute mon âme à MM. les hôtelliers, en général, de voir arriver chez eux tous les ambassadeurs, tous les princes, tous les empereurs auxquels leur enseigne fait un si généreux appel.

Peut-être alors serons-nous toujours assurés, nous voyageurs modestes, de ne jamais trouver en défaut les magnifiques promesses formulées par la dénomination du logis.

Marseille, Aix, Montpellier, Toulouse et tant d'autres villes ont chacune un *hôtel des princes* sans préjudice de plu-

sieurs *hôtels d'empereurs* ; pourquoi la ville d'Arles n'aurait-elle pas le sien? Arles possède donc une charmante hôtellerie princière.

Seulement, vu la beauté des Arlésiennes, je voudrais dans ce pays-là un *hôtel des princesses* ; ceci soit dit sans la plus petite arrière-pensée contraire aux convenances.

La journée du 1er mai est presque une fête universelle. C'est la fête du printemps.

Presque tous les pays d'Europe ce jour-là célèbrent la bien-venue de la première rose.

En Provence, les roses arrivent en avril ; mais elles ne font leur entrée

triomphale dans les bourgs et les villes que le 1er mai.

C'est convenu partout.

Qui a marqué sur le calendrier ce bienheureux jour d'un signe si gai, si frais, si radieux?

L'usage. L'usage est mieux que la mode, bien qu'il y ait entre eux une parenté de vieille date.

La mode est une très-grande puissance sans doute, mais elle ne perpétue que par la transformation successive.

La mode est une famille aristocratique qui compte des milliers de générations; générations éphémères que le vent du caprice emporte tous les trois mois.

L'existence de la mode, ou plutôt des

modes, dépend donc essentiellement de la mobilité.

Du moment où la mode se fixerait (et que les femmes vont frémir à cette idée!) elle serait morte; ou plutôt elle passerait dans un ordre nouveau, dans *l'usage.*

L'usage, lui, est immobile, invariable, inflexible; c'est une loi presque toujours inconnue, mais une loi adoptée, promulguée et consacrée par le temps, ce régulateur absolu des choses humaines.

Si la première rose a des droits à un triomphe, pourquoi la dernière n'aurait-elle pas les siens à une fête?

L'adieu au printemps serait moins gai que sa bien-venue, j'en conviens; mais enfin ce serait au moins faire preuve de gratitude.

Quoi ! laisser partir pour un voyage autour de l'univers sans la moindre expression de regret cet hôte charmant que vous avez reçu à bras ouverts, il y a trois mois ?

O mobilité de l'esprit, ô inconstance du cœur !

A Arles comme ailleurs, on fête le 1er mai et on voit d'un œil indifférent s'effeuiller la dernière rose.

Or, à l'hôtel des Princes, dans ce beau jour fleuri dont il est ici question, il y avait affluence de voyageurs, chacun, aux environs, étant très-curieux de voir la ville d'Arles en jupon blanc et une rose dans les cheveux ou plutôt posée sur l'oreille.

L'auberge avait une terrasse spacieuse et ombragée par une tente.

De la balustrade de cette terrasse on voyait fort commodément toute la ville se promenant dans les rues.

Dans un coin assez retiré, assis autour d'une table ronde peinte en vert et couverte de divers flacons, trois hommes causaient avec une certaine animation.

La table et les causeurs étaient entourés de plusieurs caisses d'orangers et de myrthes en fleurs comme d'une barrière utile pour éloigner les importuns.

L'un des interlocuteurs était le régisseur de l'Opéra de Paris, l'autre, le baron de Tulipano, le troisième dont le verre, ou plutôt les verres étaient souvent remplis par des mains officieuses, était l'hon-

nête M. Michel, le fermier des Tamaris.

M. Michel se trouvait là en pareille compagnie par un de ces heureux hasards qui ressemblent si bien à une combinaison.

Venu à Arles pour accompagner ses filles qui avaient voulu assister au beau salut qui devait être chanté dans la soirée à Saint-Trophime, Michel en tournant un coin de rue s'était trouvé en face de M. Trapillon qu'il connaissait déjà, puisque le régisseur qui passait pour un agriculteur distingué, avait visité la ferme des Tamaris, un mois auparavant, visite dont il a été question dans les premières pages de cette histoire.

Or, M. Trapillon n'avait eu garde de laisser échapper l'occasion de rendre à

M. Michel un peu de l'hospitalité qu'il avait reçue du digne fermier, et, bon gré, mal gré, il l'avait amené à l'hôtel des Princes pour le présenter à son honorable ami le baron Tulipano.

Michel, qui avait mis ses filles sous la sauvegarde d'une tante habitant Arles, n'avait pas cru devoir se soustraire aux aimables prévenances de ce *propriétaire* parisien qui lui témoignait tant d'intérêt.

Voilà pourquoi et comment nous le rencontrons en si bonne compagnie sur la terrasse de l'hôtel où logeaient les voyageurs les plus hupés.

On avait bu de la bière, de l'orangeade, du rhum de la Jamaïque, du ro-

zolio, de Palerme, du tafia de Grenoble; que n'avait-on pas bu?

La chaleur était très-forte pour la saison.

M. Trapillon était l'homme le plus entraînant, et M. le baron était l'homme le meilleur et la plus libéral.

On avait causé agriculture, progrès, industrie agricole, amendements de terrain, art pratique, théorie, innovations et conquêtes sur la routine; M. Trapillon avait déployé une érudition prodigieuse et prouvé qu'il était l'homme du métier autant que savant agronome.

M. le baron lui-même s'était évertué de son mieux à développer ses systèmes d'horticulture; il avait même indiqué certaines recettes infaillibles dans l'art du

croisement des races chez les lilliacées; prouvant jusqu'à l'évidence qu'il existe des sympathies mrifiiques et des appétits de promiscuité entre divers individus, dans la famille des oignons à fleurs.

D'où l'on devait conclure que, par le rapprochement, l'incubation et la fécondation, on pourrait arriver à des mélanges surprenants de couleur et de forme et obtenir de miraculeux produits en horticulture.

M. le baron, très-éloquent sur le chapitre des alliances et générations, n'avait pas moins été fort intéressant lorsqu'il avait abordé l'histoire des espaliers en Europe, et particulièrement une dissertation lucide et fine sur les diverses espèces de pêchers et de pêches, par con-

séquent depuis la *pomme* de nymphe jusqu'au *sein de Vénus*.

Le fermier Michel n'avait certainement jamais trouvé conversation plus agréable, et, s'il n'avait pas toujours compris la lettre de la dissertation, il en avait du moins saisi l'esprit.

Donc, il tenait ses deux *partners* pour de vrais professeurs en fait d'art agricole et d'horticulture.

Il va sans dire que la belle ferme des Tamaris n'était point oubliée, et que M. Trapillon en avait fait à diverses reprises un éloge pompeux, une séduisante peinture.

— Ah! messieurs, leur avait dit plusieurs fois le bon Michel, j'espère bien

que vous me ferez l'honneur de venir nous voir.

Cette conversation avait un témoin assez dangereux.

Accoudé à une table du côté opposé, M. Bouquetin, qui avait aussi pris domicile à l'hôtel des Princes, distinguait parfaitement et les gestes et les paroles des trois interlocuteurs qui ne le savaient pas si près d'eux, abrités qu'ils étaient par le rideau de verdure, des myrthes et des orangers.

Bouquetin, dans l'attitude d'un homme s'abandonnant à un doux *farniente*, fumait d'excellents cigares et buvait à petits coups du rhum et du rozolio.

Dès l'arrivée des trois campagnons, le

lion astucieux avait fait le raisonnement que voici dans le fort de sa logique.

— On attire le père Michel sur cette terrasse transformée en café. On boira copieusement ; on gagnera sa confiance et son estime par de fort belles paroles et un grand étalage de science et de principes moraux (Bouquetin depuis quelques jours avait pris sur le caractère du fermier les renseignements les plus exacts). On éblouira le bonhomme par des éloges habilement décochées ; on lui gagnera le cœur en lui parlant de sa ferme qui est riche, et de ses filles qui sont vertueuses et belles. On le questionnera; on découvrira chez lui des instincts d'ambition pour sa famille. On arrivera

à lui persuader que mesdemoiselles Michel sont des partis très-sortables pour des hommes *comme il faut*, et on lui dorera le plus joli avenir du monde.

Le reste est de l'histoire connue. Quant au baron Tulipano, qui joue le rôle de second dans cette astucieuse comédie; quant à M. Trapillon qui s'est fait le soutien, le patron et le moyen d'embauchage au profit de l'Opéra, je ne m'y suis pas trompé un seul instant, Tulipano est un faux compère, un roué, un diplomate fieffé qui joue l'Opéra et Trapillon au profit de la çarmante. Le vieux gredin s'est rappelé les manœuvres en usage dans les chancelleries, il s'est surtout souvenu d'un traître d'aphorisme poé-

tique qui est la devise des habiles :

J'embrasse mon rival, mais pour mieux l'étouffer.

Or, en se mêlant officieusement et avec zèle de l'affaire de l'embauchage, en feignant de seconder l'administration de l'Opéra pour gagner ou enlever Sylvanie, que fait le baron? il manœuvre en dessous et dans un moment donné il fera couler bas le bâtiment ; il fera manquer à tout jamais l'affaire de l'engagement et la çarmante ne verra pas arriver à Paris une rivale dangereuse.

Sur ce beau raisonnement, Napoléon Bouquetin avala coup sur coup un verre de rhum et un verre de rozolio comme confirmation et preuve.

Puis il se mit à fumer, s'allongeant sur

les chaises, un coude sur la table, les yeux à demi fermés en apparence et les oreilles très-franchement ouvertes.

Ce qu'avait prévu le *lion* arriva de point en point.

Après avoir feuilleté le code pratique de l'agriculture et de l'horticuiture, on feuilleta le traité sur l'économie domestique, puis le roman sentimental des affections de famille.

Enfin on ouvrit le livre d'or de l'ambition légitime d'un père pour ses enfants, et les mots mariages riches, brillants, honorables, positions sociales, prépondérance et importance dans le pays, les plus grands mots vide de sens, et par conséquent les plus sonores de la langue, furent prononcés et reprononcés

devant ce bon Michel, le clairvoyant Michel à jeun, mais le crédule Michel au milieu des hallucinations bachiques d'un gala.

— Oui, mon cher monsieur, répétait Trapillon, tout homme de mérite aujourd'hui est sûr d'arriver à une position digne de lui, s'il le veut bien. Vous serez un des hommes les mieux placés dans l'opinion, et plus facilement que tout autre vous obtiendriez un poste important. A Paris on manque d'hommes spéciaux ; le ministère et le comité du commerce et de l'agriculture ne sont composés que de prétendus savants qui, réunis autour d'une table verte, décrètent des ordonnances sur ce qu'ils n'ont jamais vu ni connu, sur ce qu'ils

ignoreront toujours. Quelle supériorité aurait sur eux un homme intelligent, mais un praticien, un esprit exercé aux expériences, un érudit par ses propres travaux, les travaux de ses mains? Oh! vous seriez bien vite à la tête d'une superbe administration; vous auriez la direction, la haute direction de toutes les fermes-modèles pour lesquelles le gouvernement fait d'énormes sacrifices, et qui, pour le dire en passant, sont gouvernés par des sauteurs ou des niais.

Une libation de tafiat de Grenoble vint à propos donner du montant, comme on dit, aux paroles de M. Trapillon. Le baron confirma du bonnet les paroles de son ami. Le père Michel buvait par petites gorgées, savourant une excellente

liqueur et le délicieux parfum d'un avenir brillant pour lui et sa famille.

— Vous avez de la fortune, n'est-ce pas, monsieur Michel? dit Trapillon avec vivacité.

— Mais... oui monsieur, répondit Michel en se rengorgeant un peu.

— Et alors de quoi diable vous inquiétez-vous? répliqua le scélérat Trapillon. Vos affaires marcheront toutes seules, comme sur des roulettes. Dans deux ans je vous vois administreteur et député.....

— Député! dit Michel en posant son verre.

— Député d'Arles! ajouta Trapillon.

— Ou du Gard, répliqua traîtreusement le baron. J'en connais cent cin-

quante à la chambre qui ne valent pas le petit doigt de M. Michel.

— Bah ! dit en riant le fermier. Cependant ils savent leur langue, ils ont la *parole*.

— Et ils n'ont garde de s'en servir, dit Trapillon.

— Pourquoi? demanda Michel.

— Parce qu'avec la parole, monsieur, répliqua Trapillon en se frappant le front de ses deux doigts, il faut aussi être pourvu de ce que vous avez là, vous, homme modeste, mais aussi intelligent que probe et courageux.

Le fermier s'inclina. Le baron, opinant toujours du bonnet, adressait à son ami Trapillon un geste approbateur.

— Telle est mon opinion, ajouta-t-il

après une pause, et je remercie M. Trapillon d'avoir exprimé ce que je sens et ce que je pense au sujet de M. Michel.

— Enfin, messieurs, dit celui-ci, vous pouvez vous tromper comme aussi vous pouvez avoir raison. Résumons-nous : vous dites que pour arriver à une position honorable quand on a des dotes et des filles charmantes...

— Il faut les marier à des hommes distingués, répéta Trapillon.

— Mais leur éducation! se risqua de dire le bon Michel.

— Eh! cher ami, reprit M. Trapillon, vos filles n'ont pas dix-neuf ans! ignorez-vous qu'il y a à Paris des pensionnats, des couvents où l'on met moins de vingt mois à donner à de jeunes personnes in-

telligentes une éducation parfaite, accomplie? Vos filles sont spirituelles, vertueuses, d'un caractère facile...

— Elles sont sagse, spirituelles et bonnes autant que belles, répliqua Michel en redressant la tête.

— A merveille! dit le baron. Elles sont çarmantes! elles deviendront dix fois plus çarmantes.

— Par exemple, ajouta Michel, il en est une qui pourrait peut-être ne pas vouloir entrer dans un pensionnat.

— Laquelle? demanda Trapillon avec une indifférence affectée, l'aînée? la plus jeune?

— La cadette, dit le père Michel.

— Ne la nommez-vous pas Syl... Sylva... Sylvanie? ajouta M. Trapillon.

— Précisément, répondit Michel.

— M. Trapillon jeta un coup d'œil interrogateur au fermier.

— Je vous comprends, monsieur, ajouta celui-ci. Dernièrement, il y a un mois, quand vous me fîtes l'honneur de venir me voir, et vous parlant de ma famille je vous fis un aveu. Vous êtes un galant homme et vous n'en abuserez pas. Oui, je vous l'ai déjà dit : Sylvanie est ma fille adoptive; mais ma femme et moi ne faisons aucune différence entre elle et nos deux enfants. Nous l'aimons...

— Oh ! que c'est bien ! mon çer M. Michel, dit le baron.

— C'est entendu, c'est entendu ! répéta M. Trapillon. Sylvanie est votre enfant

le voir et pour l'entend

comme les autres ; elle a sa dot comme les autres.

— Certainement ! s'écria le bon Michel.

— Et comme les autres vous voulez le bonheur de son avenir, n'est-ce-pas ?

— Ah ! de toute mon âme, dit l'excellent fermier.

— Touchez là, monsieur Michel, reprit Trapillon, d'ici à quelques jours nous aurons les renseignements les plus précis sur les meilleurs pensionnats de Paris, et dans quinze jours nous partons tous ensemble, madame Michel aussi, pour amener ces demoiselles auprès des maîtresses distinguées qui élèvent les

enfants des familles les plus considérables de France. Si vous manquiez des premiers fonds nécessaires pour ce voyage si rapproché, je vous prie, excellent monsieur, de vouloir bien m'honorer de votre confiance et de me regarder comme un ami ancien et dévoué. Ma bourse est à votre service ; c'est moi qui serai votre obligé.

— Ah ! monsieur, dit le fermier attendri, je ne manque pas d'argent, Dieu merci, j'en ai même autant que le bourgeois d'Arles le mieux étoffé. Mais votre procédé me touche à un point...

— Allons, allons, çer monsieur, dit le baron, ne parlons plus de cela. Entre gens honorables ces choses là sont toutes naturelles Vos çarmantes demoiselles

sont peut-être en peine de votre sort, car nous vous avons *confisqué* à notre profit... ne vous gênez en rien.

— Nous nous retrouverons, dit Trapillon.

— Messieurs, ajouta le fermier d'un air solennel, voudriez-vous me faire l'honneur d'accepter à ma ferme un modeste dîner, après-demain, de midi à deux heures.

— L'honneur sera pour nous, dit Trapillon.

— Je l'accepte avec reconnaissance, ce dîner ençanteur ! reprit le baron. Ce sera une des belles journées de ma vie.

Le fermier s'était levé et il allait prendre congé de ses hôtes, lorsque tout à coup, entre un myrte et un oranger,

apparut l'étourdissante figure de Napoléon Bouquetin.

— Per Baccho ! exclama le baron.

— Sacrédié ! dit Trapillon.

— Tant pis ! c'est moi ! reprit Bouquetin. Enchanté de vous revoir, et si vous ne l'êtes pas autant que moi, messieurs, mes chers compagnons de voyage, c'est que vous êtes deux ingrats. Monsieur, dit-il en s'adressant au fermier, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais, puisque vous êtes le convive de mes amis, vous voudrez bien me faire le plaisir d'être le mien. — Garçon ! du punch !

Il fallut se résigner et accepter l'invitation de M. Bouquetin. Le régisseur était sur les épines ; le baron triomphait

in petto de l'embarras du régisseur; quant à M. Michel, que cette brusque entrée surprenait un peu, il considérait des pieds à la tête le nouveau-venu, ne sachant trop sur quel terrain il allait marcher avec un tel homme. Mais Napoléon savait son monde, et personne mieux que lui ne manœuvrait dans une situation difficile.

Le punch arriva tout flambant, et léchant de sa langue d'or et d'azur la cuillère d'argent et la main de celui qui l'animait.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imp. de MUNZEL aîné, à Sceaux (Seine)

ff. l. si tibi. 10. ad hunc amittendi modum quædam de ipsa seruitute, de eius vsu, & de tẽpore notare oportet.

71 ¶ Quod ad seruitutem attinet: sciendum est, I. Hoc modo non amitti seruitutem nondum constitutam. D. de seruit.præd.rust.l.itinere.28. & quemad.seru.amitt. l. si partem. 19. II. Seruitutes vrbanas hoc modo non amitti, nisi præter negligentiam nõn vtentis accedat factum aduersarij libertatem vsucapientis. D. de seru.l. 6. & 7. Sed de vsucapione libertatis aduersus seruitutem vrbanam paulò pòst agam. Cùm igitur dicimus simpliciter, non vtendo seruitutem amitti, hic modus proprius est seruitutis rusticæ. III. Religionis fauore iter ad sepulchrum non amitti non vtendo. D. quem. seru.amit.l.4.

72 ¶ De vsu hæc notentur. I. Potest aliquis vti seruitute, & vsu eam retinere, vel per se, vel per alium, vel per neminem. Per se retinet seruitutem, cùm ipse vtitur, veluti, cùm ipse it, agit, aquam ducit.l.vlt.in prin. & D. quemad.seru.amitt.l.vsu retinetur.20. Per alium verò vtitur & retinet seruitutem, vt per socium, fructuarium, bonæ vel malæ fidei possessorem, seruum, mercenarium, hospitem, amicum, colonum. sufficit enim quamcumque personam dominantis prædij nomine seruitute vti.d.l.vlt. in princ. & D. quemad.seru. amitta.l.5.l.6.in princ.l.qui fundum.12.l.vsu retinetur. 20. cum quinque legib.sequentib. Hinc est, quòd si inter duos ex eodem fonte aquam diuersis temporibus ducentes conuenerit, vt permutatis temporibus aquâ illa vterentur, & secundum hanc conuentionem statuto ad amissionem tempore duxerint: neuter ius aquæ ducendæ amittit, quoniam vterque retinet seruitutem, alter per alterum vtendo. D. de aqua quot. & æst. l.5.§. 1. Si verò duo sint prædia dominãtia, seruitus ad vnum prædium non retinetur, eo quòd alter ad suum prædium seruitute vtatur, vt s̃. docui. Per neminem dico seruitutem vsu retineri, veluti cùm aqua sponte sua in aquagium influit: hac enim ratione aquæductus retinetur. d. l. qui fundum. II. Non videtur quis seruitute vti, nec retinet seruitutem, quamuis id faciat, quod seruitute continetur, nisi ratione seu contemplatione eius seruitutis id faciat. si quis enim, (exempli gratiâ) cùm habeat iter per fundum Titij, illac transeat quasi per viam publicam, vel quasi vtens seruitute alteri prædio debita, seruitutem suam nihilominùs amittet non vtendo. D.quemad.seru.amitt.l.vlt. III. Si quis plus aut minus faciat, quàm debeat, vt putâ plus oneris imponat parieti vicini, aut plus oneris vehat per vicinũ fundum, aut latiore vel angustiore via vtatur: nihilominùs retinet seruitutem. D. eod.l.si eo.9.§.

Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.